

MUSIC HALL (DES LETTRES DE DIDIER À BOUM! BOUM!)

Noëlle Pujol

Commissariat: Clément Nouet

AOU LI OULÉ

Exposition collective avec Martine Aballéa, Joshua Abelow, Gene Beery, Karina Bisch, Jean-Luc Blanc, Corentin Canesson, Nicolas Chardon, Claude Closky, Anne-Lise Coste, Jessica Diamond, Pierre di Sciullo, Chloé Dugit-Gros, Chad Etting, Éléonore False, Sylvie Fanchon, Marie Glaize, Joseph Kosuth, Muriel Leray, Jonathan Martin, Raffaella della Olga, Camila Oliveira Fairclough, Walter Swennen, Christian Robert-Tissot, Júlio Villani, Elsa Werth, Virginie Yassef, Rémy Zaugg.

Commissariat: Sylvie Fanchon et Camila Oliveira Fairclough

UN MUSÉE À SOI

Accrochage participatif réalisé par l'atelier Art.27 du Centre de jour du Biterrois, Centre Hospitalier de Béziers. Avec Farah Atassi, Per Barclay, Neil Beloufa, Nadia Benbouta, Karina Bisch, Io Burgard, Armelle Caron, Alain Claret et Anne Marie Jugnet, Cindy Coutant, Éléonore False, Julien Garnier, Ann Veronica Janssens, Stéphane Magnin, Olivier Mosset, Stéphane Pencreac'h, Laurent Pernot, Maxime Rossi, Chéri Samba, Gérard Traquandi, Francisco Tropa, Ida Tursic & Wilfried Mille, Raphaël Zarka

Commissariat: Élisabeth Camilleri, Dominique Cros, Sonia Debeuré-Provost, Maxime Husson, Matthieu Supernant, Nathalie Tersier, Nicole Vidal sous la direction artistique de Mathilde Monnier



Les Lettres de Didier, film, 66mn, 2021
Photo: Andreas Bolm & Noëlle Pujol, 2021



Photographie préparatoire, Boum ! Boum !,
© Noëlle Pujol, 2021.



Dessin préparatoire, Boum ! Boum !,
© Dessin et Photo, Noëlle Pujol, 2021

Noëlle Pujol *Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum !)*

Commissariat: Clément Nouet

Scénographie: Léah Friedman, Éléonore Kabouche et Sarah Lacueille, étudiantes en art et scénographie, dans le cadre d'un partenariat avec le Pavillon Bosio, École supérieure d'arts plastiques de Monaco.

*Sur Les Rubans Des Puces
Les Vivants Vendent Et Achètent Les Morts
Les Vivants Donnent Aux Morts Des Histoires
Et Les Morts Se Donnent Aux Vivants
Pour Continuer Leurs Histoires
Comme Une Deuxième Chance
La Mort Entre Et Sort Des Puces
Passent Les Camions De Couleurs Passent
(extrait du scénario de *Boum ! Boum !*).*

Noëlle Pujol est une artiste discrète. Il faut pourtant, pour parler convenablement de son travail, avoir recours à un mot qui ne l'est pas. Un mot énorme et désuet, inadéquat *a priori* et qui toutefois s'impose. Depuis plus de vingt ans à présent, films et expositions construisent une *saga*. Un feuilleton au sens fort, avec péripéties et rebondissements, héros récurrents et identités d'emprunt. Personnages qu'on croyait disparus et qui resurgissent. Voyages au bout du monde mais aussi repaires et labyrinthes à deux pas de chez soi. Tout un inventaire d'aventures, et des inventaires tout court, en cours et sans doute interminables. Une œuvre autobiographique sous le couvert du documentaire, pour user d'un mot moins énorme, lui, que commode. Autobiographique ne veut pas dire que la première personne y soit tyranniquement omniprésente, ni que les dimensions en demeurent délibérément étroites. C'est presque au contraire: autobiographique veut dire mythologique, mondial, ne dédaignant ni les excès, ni les délires. Tout en demeurant discret.

C'est la saga Pujol. Ce sont les contes de Noëlle. Ses mille et une nuits, ses familles et ses jouets, ses travaux et ses jours. Et parmi ces jours le premier d'entre eux bien sûr, ou plutôt les jours qui ont précédé le premier et ont permis que celui-ci, malgré tout, soit. Car telle est l'extraordinaire *Histoire racontée par Jean Dougnac (2003)*, depuis son lit de malade, le secret auquel arrive son fabuleux récit. Le récit de l'origine de l'héroïne, autrement dit le mythe à l'état pur, recueilli par l'héroïne elle-même, qui se tient à la lisière du cadre et qu'on imagine retenant son souffle: comment avant sa naissance on voulut faire disparaître Noëlle, et comment celle-ci s'obstina à vouloir venir au monde. Le vieil homme en tire une leçon qu'il

ne se lasse pas de répéter: puisqu'on aurait préféré qu'elle ne naisse pas mais qu'elle est née quand même, il faut croire que Noëlle est sur terre pour y faire quelque chose. Il y ajoute ce conseil, lui aussi répété: que surtout elle ne s'avise pas de l'oublier.

La saga Pujol a connu une suite en 2012, avec *Le Dossier 332*. La cinéaste y raconte en voix *off* des épisodes de sa vie d'enfant placé, à travers la lecture de lettres conservées dans le dossier de la DDASS. Un inventaire, encore ou déjà, un luxe de listes pour dire la succession d'années sans doute d'abord marquées par le manque. Dans le film suivant, *Jumbo / Toto, Histoires d'un éléphant* (2016), il n'est pas nommément question de Noëlle Pujol. Mais c'est, là aussi, le récit d'une vie précaire et qui s'entête, le destin contrarié, à travers les continents et les guerres, d'un animal qui semble résister à toutes les mésaventures. Le lien entre le personnel et le mondial y est évident et l'artiste y fait en outre plusieurs apparitions. La plus saisissante la montre dans la peau d'un personnage d'un film muet de Fritz Lang. Allongée par terre, elle règle le geste – net, implacable – de se tuer avec un couteau. Une décennie plus tôt, un film plus bref mais non moins remarquable avait déjà mis en scène un animal, et déjà bousculé à travers lui le jeu de la vie et de la mort. Ce film s'appelle *Le Préparateur* (2006). Il enregistre le labeur d'un taxidermiste qui, avec une patience infinie, accomplit, comme l'a parfaitement écrit Jean-Pierre Rehm, délégué général du FID Marseille (où ce film, comme d'autres de Noëlle Pujol, fut sélectionné), «*la transformation d'un cygne en lui-même*».

De quelles transformations sommes-nous faits? Comment un être ou une chose viennent-ils à la naissance? Comment luttent-ils avec la mort avant même d'accéder à la vie? Et une fois morts ou hors d'usage, quel rapport avec celle-ci entretiennent-ils encore? Quelles formes peuvent avoir les existences de celles ou de ceux qui n'auraient pas dû naître? Cette insistance paradoxale, ce décalage irréductible de la vie – de la mort – avec elle-même sont souvent en jeu dans le documentaire. Ils sont en jeu par exemple chez Jean Eustache, auquel on pense irrésistiblement en voyant *Histoire racontée par Jean Dougnac*. Trop tôt, trop tard. À propos du même Eustache, dans un court texte peu connu – jamais repris en volume –, écrit peu de temps après le suicide du cinéaste et publié dans le catalogue du Cinéma du Réel de 1982, Serge Daney – lui aussi hanté par le mythe de sa naissance – propose cette définition: «*Le documentariste ne montre pas ce qui est, mais comment c'était. Comment c'était une seconde avant qu'il n'enclenche la caméra. Son art est à l'imparfait. Et son imperfection, c'est de ne pas savoir comment va évoluer ce qu'il filme. Si c'est un vrai documentariste, il n'en sait rien*».

Les naissances et les morts, l'imparfait (dans tous ses sens) et l'évolution, comment ce qui sera, va s'employer à montrer comment c'était: on pense à tout cela au moment de se demander à quoi pourra bien ressembler *Boum! Boum!* C'est le titre du prochain long métrage de Noëlle Pujol. Pendant plusieurs mois, un ensemble de matériaux préparatoires à *Boum! Boum!* va être exposé au Musée régional d'art contemporain Occitanie,

à Sérignan. On aimerait pouvoir en donner une idée de ce film qui n'existe pas encore et en même temps on ne voudrait surtout pas oublier que rien ne doit être moins brusqué qu'une naissance. Peut-être même n'y a-t-il rien qu'il faut respecter davantage, ni qui dure plus longtemps. Une chose est sûre: une fois réalisé, *Boum! Boum!* n'effacera pas ses prémices ni ses ébauches, photos et dessins, objets et revues, souvenirs et fétiches, tout ce que Noëlle Pujol a accumulé et que pourront voir les visiteurs de l'exposition. Il sera tissé de leur matière même.

Une autre chose est sûre: ce film à venir ne sera pas un documentaire et il croisera deux sources, deux éléments de la saga Pujol telle qu'elle ne cesse d'évoluer et de grandir. D'un côté les lettres de son frère Didier, rédigées dans un babil impossible, chantant, grandiose et qui ont déjà donné lieu à un premier essai de film chanté présenté au Cinéma du Réel en mars 2022. De l'autre les puces de Saint-Ouen, autre monde énorme et impossible. Cela fait une décennie que Noëlle Pujol a élu résidence à quelques rues de là. Elle en connaît aujourd'hui le moindre recoin. Ses activités et ses couloirs, ses rideaux métalliques, ses habitudes et ses trésors, ses repères – la Boule-Fontaine, le Carré-des-Biffins, l'Hôpital Bichat non loin... – ne cessent de la fasciner. Voilà: elle est tombée amoureuse, elle a trouvé son décor. Une telle révélation n'a pas toujours lieu dans la vie d'un cinéaste. Mais quand cela arrive l'événement est aussi capital que, en général, irréversible.

On le comprend. De l'éléphant aux puces – vieille fable –, des vies tâtonnantes, têtues, aux objets que les marchands sauvent du rebut, les continuités sont nombreuses. Le ballet des choses déjà mortes et pourtant encore vivantes – à moins que ce ne soit l'inverse – se prolonge, comme celui des mots et des phrases qui appartiennent à peine à la langue. Ballet, aussi, des naissances, des affections entre un frère et une sœur flirtant avec les amours incestueuses. Ballet infini des origines et des fins. C'est pourquoi il n'est pas seulement beau, mais profondément logique, que cette exposition soit consacrée à un travail dont on ne sait plus s'il est en cours ou déjà achevé, fait ou en voie d'être défait, constitué de promesses ou de restes.

Avec les années et les projets, Nono – c'est ainsi que *Boum! Boum!* rebaptise l'artiste, sous les traits de son alter ego Nathalie Richard –, ne cesse de se rapprocher du conte. Par une espèce de mouvement à rebours, plus le temps passe et plus elle demande aux moins neuves des choses de l'aider à (re)conquérir une enfance. Le vieillard espiègle qu'était Jean Dougnac, on a déjà commencé à le retrouver dans *Les Lettres de Didier*, chez l'ancien enfant Ernesto de Marguerite Duras, l'acteur Axel Bogousslavsky dans le rôle de Nano, *alias* Didier, comme on l'a retrouvé un peu différemment dans les premières esquisses de *Boum! Boum!*, présentées quant à elles au Jeu de Paume à l'automne 2021, à travers le personnage de Lulu, interprété par l'écrivain Jean Rolin, grand spécialiste des lisières et chants d'oiseaux.

La saga Pujol continue de plus belle, avec sa litanie toujours plus riche d'êtres et de choses continûment arrachés et récupérés, rendus *in extremis* au grand magasin de la vie et de la langue. Mais elle dissimule de moins

en moins ses mythes et ses héros sous l'apparence neutre du compte-rendu documentaire : elle déballe son trésor, exhibe ses corps et libère sa fantaisie. On croirait presque que l'artiste est sur le point de dire adieu à sa discrétion. Cette saga, bientôt, chantera et dansera plein cadre. Le risque, on le suppose, est immense. L'attente aussi.

Inventaires, aventures (Les contes de Noëlle) Emmanuel Burdeau

Noëlle Pujol est artiste et cinéaste. Née en 1972, elle a grandi dans les Pyrénées à la frontière de la France et de l'Espagne. Après avoir obtenu une Maîtrise d'Histoire des Arts à l'Université de Toulouse le Mirail, elle poursuit ses études à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris et au Fresnoy-Studio national des arts contemporains.

Son travail s'articule autour du film, mais aussi de l'image, du dessin et de la photographie. Son univers visuel simple et dépouillé mêle avec force et excitation, malice et gravité, l'étonnement qui s'ouvre sur des mondes. Souvent l'origine de ses travaux prend sa source dans un lieu, un contexte ou encore des personnes qu'elle rencontre.

Ses différents films mêlant l'enquête et des éléments autobiographiques, questionnent des enjeux de société intimes et collectifs à la fois. Elle utilise un cinéma et une image qui s'ancre sur un récit profond et romanesque à travers une nouvelle exploration dans les territoires de la vidéo et du cinéma documentaire.

Elle a réalisé plusieurs courts et longs métrages qui ont été présentés dans des festivals internationaux et des institutions artistiques.

Parmi ses expositions au cours des dix dernières années: Le Jeu de Paume, Paris; La Terrasse, Espace d'art de Nanterre; HEAD, Genève; Espace Culturel Louis Vuitton, Paris; Galerie Bischoff/Weiss, Londres; IAC, Villeurbanne; MABA, Nogent sur Marne...

Ses films ont été projetés au FIDMarseille; Cinéma du Réel; Festival du film de Locarno; Indielisboa; Festival du film de Rome; FICUNAM Mexique...

En 2020, elle est lauréate du Prix Occitanie-Médicis en reconnaissance de son parcours artistique.

En 2022, elle est résidente à l'École Paul Vaillant Couturier à Bobigny développant avec un groupe de jeunes enfants un projet artistique sur le monde musical de Rachid Taha.



Les Lettres de Didier, film, 66mn, 2021
Photo: Andreas Bolm & Noëlle Pujol, 2021



Dessin préparatoire, Boum! Boum!.
© Dessin et Photo, Noëlle Pujol, 2021



Dessin préparatoire, Boum! Boum!, (Hôpital Bichat).
© Dessin et Photo, Noëlle Pujol, 2021



Raphaël Zarka: Monte oliveto n°01 (Nord), 2016.
Marqueterie de papiers encrés sur papier, 78 × 61 cm chaque.
Édition 1/3. Photo: Galerie Michel Rein.

Un musée à soi *Accrochage participatif au Mrac*

Commissariat: Élisabeth Camilleri, Dominique Cros, Sonia Debeuré-Provost, Maxime Husson, Matthieu Supernant, Nathalie Tersier, Nicole Vidal sous la direction artistique de Mathilde Monnier.
Scénographie: Dominique Figarella.

C'est une démarche inhabituelle pour un musée: confier un projet d'accrochage participatif à une chorégraphe et à un groupe de patients de l'hôpital de jour de Béziers, le groupe Art. 27, afin d'imaginer une exposition à partir des collections du musée.

« Avant le début du second confinement à l'automne 2020, Clément Nouet directeur du Mrac et Isabelle Durand chargée des publics me contactent pour rencontrer un groupe de patients qui vient depuis des années régulièrement au musée pour y faire des ateliers. L'idée est de pousser plus loin l'expérience de leur participation au musée, en leur confiant un projet d'accrochage à travers un geste curatorial unique. Ce groupe est accompagné à l'année par deux personnes essentielles et motrices dans tout le projet: Nicole Vidal, ergothérapeute et Sonia Debeuré-Provost, psychologue, sans qui rien ne se serait passé.

La proposition du musée est très ouverte mais une forme de contrat tacite implique que c'est un projet de commissariat participatif et qui sera le fruit de ces rencontres: il faut les accompagner dans cette démarche. La proposition me plaît par sa pertinence et son pas de côté surtout du point de vue institutionnel; cette proposition est double et inédite, celle de s'adresser à une chorégraphe plutôt habituée aux plateaux scéniques et dans un second temps parier sur le travail d'un groupe atypique pour penser ce projet.

Ce projet passionnant devait durer une année mais suite à la crise sanitaire, il va s'étendre sur deux années de rencontres, de réflexion et d'ateliers. Pendant ces deux ans, nous nous sommes tous réunis au musée ou dans les locaux de l'hôpital de jour de Béziers presque tous les jeudis.

Le groupe a une familiarité particulière avec le musée. Il y circule avec une grande curiosité comme dans un lieu connu mais aussi dans une grande connaissance du terrain et des collections. Certains ont une pratique artistique personnelle, image ou peinture, mais ils ont en commun d'être tous passionnés.

Le projet d'accompagner un groupe pour cet accrochage participatif m'a amenée à me questionner sur la position du curateur ou du commissariat d'exposition et sur ma propre place au sein de ce projet en tant qu'artiste, mon parcours s'inscrit plus spécifiquement dans le champ chorégraphique. La pertinence réside dans un premier temps dans cette interrogation sur la place du commissaire d'exposition et sur le pari de confier à un groupe d'amateurs éclairés mais aussi à un groupe de personnes souvent invisibilisées dans la société une responsabilité artistique.

Ce qui m'intéresse ici n'est pas tant de redéfinir cette place ou de reconduire classiquement la place du curateur mais de l'interroger dans le contexte de ce projet à la manière d'un curateur apprenant pour reprendre le terme de Jacques Rancière sur le maître apprenant. Il m'importe avant tout que les personnes participant au projet et qui vivent en retrait du monde de l'art et ne sont pas des spécialistes, puissent entrer en dialogue et en lien direct avec les artistes (ce qui suppose de travailler avec des artistes vivants) et aient toute légitimité à prendre cette place curatoriale au même titre qu'un commissaire d'exposition.

Cette initiative du Mrac me semble très pertinente car sur le fond il existe très peu d'expériences qui confient une exposition à des personnes extérieures au monde de l'art.

Ce projet d'*Un musée à soi* – le titre est une référence à l'essai de Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929), – répond à la question : comment inventer et vivre un lien intime, personnel et peut être secret avec des œuvres exposées, comment s'exposer tout en exposant !

Le chemin que nous avons fait ensemble vers cette exposition sera au moins aussi important que l'exposition elle-même et il nous appartient donc de restituer au public ce processus d'approche. C'est dans ce sens-là que j'ai pensé me rapprocher de deux jeunes artistes issus du MO.CO. Esba (École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier), Geoffrey Badel et Alyss Fleury afin de m'accompagner dans cette démarche et de documenter le processus en leur passant la commande d'un documentaire qui pourrait restituer au public une partie de ce qui aura été la vie de cette expérience. Leur participation se joue dans ce rôle de témoin de l'expérience mais aussi de participant à tout le processus.

De même c'est l'artiste Dominique Figarella avec qui j'ai été en dialogue tout au long du projet qui signe la scénographie.

André Malraux a pensé un musée imaginaire comme un lieu mental, pour que chacun ait son musée, notre exposition est aussi une expérience du déplacement, celle d'un musée dont les œuvres semblent nous choisir, plus que nous ne les choisissons, un lieu à soi et donc à tous. »

Mathilde Monnier

Projet en collaboration avec les artistes suivants: Alyss Fleury, Geoffrey Badel et Dominique Figarella et réalisé dans le cadre de la convention de partenariat culturel entre la Région Occitanie et le Centre Hospitalier de Béziers ; avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles et de l'Agence régionale de santé Occitanie dans le cadre du programme Culture-Santé.

Mathilde Monnier, venue à la danse tardivement et après une expérience de danseuse dans la compagnie de Viola Farber, s'intéresse à la chorégraphie dès 1984. De pièce en pièce, elle déjoue les attentes en présentant un travail en constant renouvellement. Sa nomination à la tête du Centre chorégraphique de Montpellier en 1994 marque le début d'une période d'ouverture vers d'autres champs artistiques. Ses spectacles sont invités sur les plus grandes scènes et festivals internationaux. Elle alterne la création de projets qu'elle signe seule avec des projets en co-signature rencontrant différentes personnalités du monde de l'art: Katerine, Christine Angot, La Ribot, Heiner Goebbels... De 2014 à 2019, elle dirige le Centre National de la Danse à Pantin. En 2019, elle reprend son travail de création avec la pièce « Please Please Please » qu'elle crée en collaboration avec La Ribot & Tiago Rodrigues.

Depuis 2020, elle est résidente avec sa compagnie à la Halle Tropisme à Montpellier et signe en octobre 2021 sa dernière création « Records ». Au printemps 2022, elle présente l'exposition « Trans(m)issions, L'expérience du partage » au MO.CO. à Montpellier.

Dominique Figarella expose en France, en Europe et aux États-Unis. En 2008, La Station à Nice lui consacre une exposition personnelle et il participe à plusieurs expositions collectives: « Rot, Red, Rouge » à The Residenzgalerie à Salzburg et « + de réalité » au Hangar à Bananes de Nantes. En 2009, il présente une exposition personnelle au Mrac Occitanie à Sérignan, ainsi qu'au Carré Sainte Anne à Montpellier et en 2010 au Life à Saint-Nazaire. En 2011, il participe à l'exposition collective « Incidents Maîtrisés » à l'Espace d'Art Concret, Mouans-Sartoux, « La peinture autrement » au Musée Chagall de Nice et au Lieu-Commun à Toulouse. En 2010-2014, il présente « Soapéra », en collaboration avec Mathilde Monnier, au Centre Pompidou, à Montpellier, Francfort et Utrecht et en 2021 à Londres et à Shangaï. En 2019, une exposition lui a été consacrée à la Villa Tamaris et il réalise une peinture murale pour « 100 artistes dans la ville » à Montpellier. L'œuvre de Dominique Figarella est présente dans les collections du Musée d'art moderne de la Ville de Paris et dans les collections du Mrac à Sérignan.

Sauf mention contraire, les œuvres appartiennent à la Collection du Mrac Occitanie.



Stéphane Magnin: Sans titre «Poster-papier-peint», 2002. Poster Papier peint à éditer sur papier affiche, dimensions variables. Don de l'artiste en 2009. © droits réservés. Photo: Stéphane Magnin.



Armelle Caron: Des tailles de jardins, 2005. Animation Flash, dimensions variables. Tirage: 2/10. Don de l'artiste en 2007. Photo: Aurélien Mole.

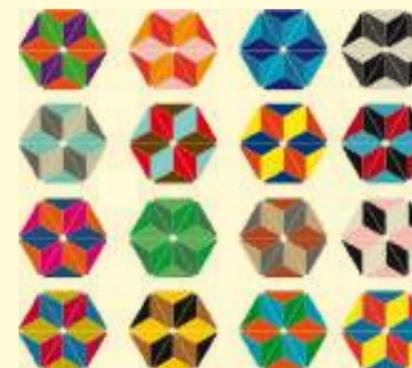


Stéphane Magnin: Sans titre, 2002. Acrylique sur toile, 120 x 120 cm. © droits réservés. Photo: Pierre Schwartz.

Commissariat: Élisabeth Camilleri

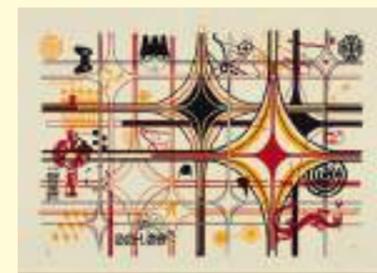
Stéphane Magnin

Né en 1965 à Paris. Vit et travaille à Cap-d'Ail.
Sans titre «Poster-papier-peint», 2004.
Impression sur papier affiche. Dimensions variables.
Don de l'artiste en 2012. © Droits réservés.
Photo: Stéphane Magnin.



Sans titre, sans date.

Projet pour l'exposition à l'Espace d'art contemporain Gustave Fayet, Sérignan.
Sérigraphie sur papier, 52 x 72 cm avec cadre.
Don de l'artiste en 2001. © Droits réservés.
Photo: Jean-Christophe Lett.



Sans titre, 2002.

Acrylique sur toile, 120 x 120 cm.
© Droits réservés.

Sans titre «Poster-papier-peint», 2002.

Poster Papier peint à éditer sur papier affiche, dimensions variables. Don de l'artiste en 2009.
© Droits réservés.

Artiste protéiforme, Stéphane Magnin est un rassembleur et un catalyseur d'idées. Passionné d'architecture utopique et de jeux en tous genres, il manipule, mélange et contamine des références hétéroclites dans un esprit poétique et libre. Ses installations proposent des modulations mettant en jeu différentes références associées: architecture, peinture, design, sculpture. Il place le visiteur au milieu d'espaces mixant à la fois la culture populaire (bande dessinée, mangas, jeux vidéo) et culture savante (références à Guy Debord et à l'Internationale Situationniste).

Armelle Caron

Née en 1978 à Epernay. Vit et travaille à Sète.
Des tailles de jardins, 2005.
Animation Flash, dimensions variables.
Tirage: 2/10. Don de l'artiste en 2007.

Le regard d'Armelle Caron est d'une mobilité incessante, une ouverture à la poésie du monde dont elle interroge notre perception. Outre son travail sur les espaces géographiques et leurs représentations, l'artiste jongle avec les mots, les glissements de sens et les images. Elle propose des jeux visuels et de langage. *Des Tailles de Jardins* est une série de quatre vidéos qui décrivent point par point des tableaux classiques représentant un jardin ou un espace naturel. Le fond de la projection est noir, l'image est absente, les phrases apparaissent et disparaissent. Le pouvoir évocateur des mots permet de fabriquer son propre paysage.

Commissariat: Maxime Husson

Io Burgard

Née en 1987 à Talence. Vit et travaille à Paris.
Banc de la fortune, 2018.
Plâtre, métal, ampoule et fil électrique,
190 x 175 x 42 cm. Photo: Aurélien Mole.



Io Burgard passe du réel vers le monde fantasmé et inversement grâce aux différents médiums allant du dessin à la sculpture, de la fresque au bas-relief. Ses formes fluides, tout en rondeur, moulées en plâtre, sont de possibles traductions ou suites en volume de la ligne dessinée. La sculpture permet une matérialisation concrète de cet imaginaire. Ici, c'est la Fortune qui s'incarne dans cette sculpture, sous la forme d'une assise. L'individu qui s'en remet à la fortune attend la chance ou attend simplement quelque chose. C'est ce qu'offre le banc, le temps de l'attente.

Stéphane Pencréac'h

Né en 1970 à Paris où il vit et travaille.

Sans titre, 1997.

Aquarelle sur papier, 42 x 29,5 cm, hors cadre.
Don de l'artiste en 2007.

Sans titre, 1998.

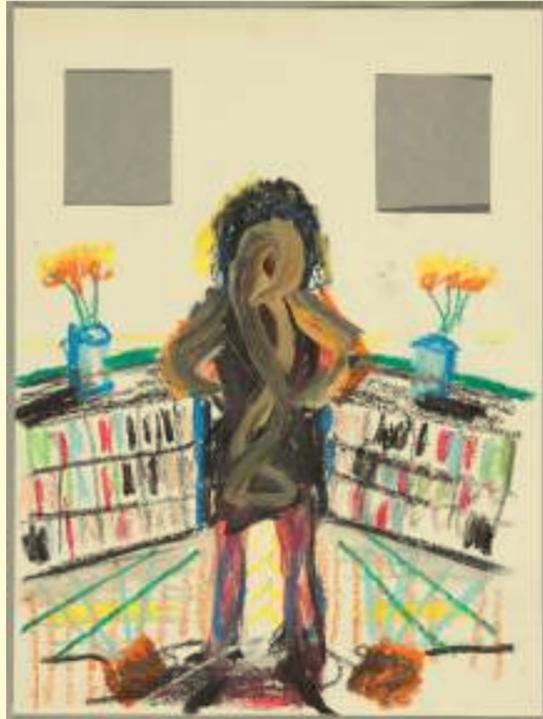
Étude pour l'autoportrait au squelette (pour l'exposition « Je t'aime »). Huile, peinture et crayon sur papier, 42 x 29,5 cm. Don de l'artiste en 2007.

Sans titre, 1998.

Huile et pastel sur papier, 32 x 24 cm. Don de l'artiste en 2007.

Sans titre, 1998.

Huile et pastel sur papier, 32 x 24 cm. Don de l'artiste en 2007. Photo: Jean-Paul Planchon.



Après des études d'histoire, Stéphane Pencréac'h entreprend au début des années 1990 un travail de peinture, de sculpture et de dessin. Il considère l'Histoire de l'art comme un répertoire dans lequel il puise son inspiration, utilisant les techniques de ses prédécesseurs qu'il se réapproprie. Inspirée de sujets tels que l'amour, le sexe, la violence, la guerre ou encore la mort, son œuvre est imprégnée d'érotisme et de sensualité. Piochant dans ses souvenirs, ses œuvres sont caractérisées par une outrance de la couleur, de la figure et du symbole.

Nadia Benbouda

Née en 1970 à Alger (Algérie).

Vit et travaille à Paris.

15892-182-16, 2003.

Encre et crayon sur papier imprimé, 37 x 29 cm. Don de l'artiste Erró en 2006.
Photo: Jean-Christophe Lett.



Issue de plusieurs cultures, Nadia Benbouda revendique toutes les formes de métissages. Ses tableaux sont conçus à partir du mélange et de la juxtaposition d'éléments qui font partie de registres divers. Le quotidien constitue son univers. Elle dénonce la société de consommation et peint la violence sous toutes ses couvertures. S'inspirant de photographies d'actualité, de la publicité ou de l'imagerie populaire, Nadia Benbouda traite des sujets les plus graves, avec drôlerie ou ironie, « pour rendre la réalité à la fois plus cruelle et plus supportable ».

Per Barclay

Né en 1955 à Trondheim (Norvège).

Vit et travaille à Paris.

Cathrine, 2002.

Photographie, 200 x 125 cm.

Tirage : 1/3. Don de l'artiste en 2006.

Ashild, 2005 - 2008.

Photographie contrecollée sur dibond, 180 x 260 cm. Tirage : 1/3. Don de l'artiste en 2008.

Les pratiques de Per Barclay sont complémentaires – installation, photographie, sculpture, performance – exprimant la précarité et la violence. L'artiste pense ses images comme des tableaux, soigneusement composés. Dans *Cathrine*, tel Edgar Degas qui voyait dans le ballet un prétexte d'observation du mouvement, la danseuse est un sujet privilégié qui capte la tension physique des corps pour exprimer les tourments de la condition humaine. Dans sa photographie *Ashild*, il transpose l'image d'Ophélie dans les paysages de fjords. L'héroïne romantique, porteuse d'un mythe, évoque le rapport universel de l'homme à la nature.



Per Barclay: Cathrine, 2002.

Photographie, 200 x 125 cm. Tirage: 1/3. Don de l'artiste en 2006.

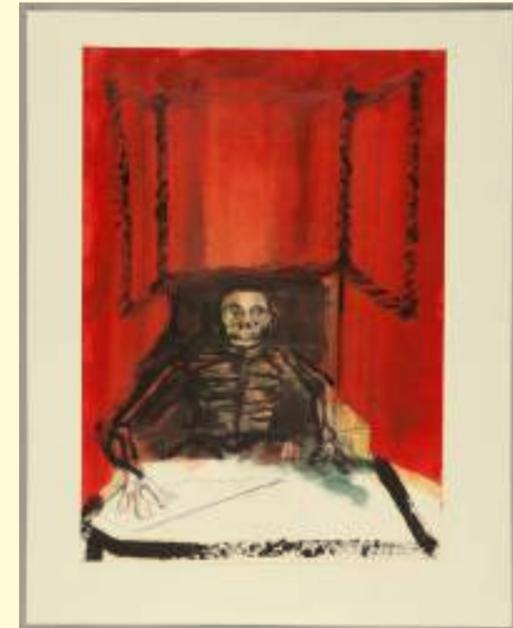
Photo: Jean-Christophe Lett.



Stéphane Pencréac'h: Sans titre, 1998. Huile et pastel sur papier, 32 x 24 cm. Don de l'artiste en 2007. Photo: Jean-Paul Planchon.



Stéphane Pencréac'h: Sans titre, 1997. Aquarelle sur papier, 42 x 29,5 cm, hors cadre. Don de l'artiste en 2007. Photo: Jean-Paul Planchon.



Stéphane Pencréac'h: Sans titre, 1998. Huile et pastel sur papier, 32 x 24 cm. Don de l'artiste en 2007. Photo: Jean-Paul Planchon.



Per Barclay: Ashild, 2005 - 2008. Photographie contrecollée sur dibond, 180 x 260 cm. Tirage: 1/3. Don de l'artiste en 2008. Photo: Jean-Paul Planchon.

Neil Beloufa

Né en 1985 à Paris. Vit et travaille à Villejuif.

Studio View, Montreuil, 2016.

Acier et résine époxy, 150 x 150 x 19,5 cm.

Au travers d'installations dans lesquelles dialoguent films, sculptures et peintures éclatées dans l'espace, Neil Beloufa développe une œuvre qui interroge et déjoue les systèmes de nos représentations contemporaines. Vitrail de notre ère post-internet, *Studio View, Montreuil* célèbre l'usage de matériaux de récupération. D'une esthétique attractive, l'œuvre est réalisée à base de rebus, une façon de critiquer le système et son pouvoir de séduction dans une société où le consumérisme est roi. Cette œuvre est composée de chutes récoltées durant le processus de travail dans l'atelier et devient un « tableau ».

Commissariat: Art.27

Ann Veronica Janssens

Née en 1956 à Folkestone (Grande-Bretagne).

Vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Le banc, 1999.

Métal, médium, laque cristal et film plastique, 40 x 207 x 48 cm. Collection du Fond régional d'art contemporain Occitanie Montpellier.

© Adagp, Paris.

Les œuvres d'Ann Veronica Janssens convoquent les sens et la relation du corps à son environnement et remettent en question la perception. « Un banc public est recouvert d'un film thermoactif: ses couleurs sensibles aux changements climatiques deviennent spectrales, instables. [...] Le « regardeur » est acteur, son art est « performatif » [...]. Du corps présent au corps représenté, l'expérience, [...] apparaît subitement singulière, déstabilisant notre relation au temps, limitée. De son statut d'objet tridimensionnel, le banc devient peinture, peinture en acte déclinant les couleurs de l'arc-en-ciel. [...] » (Christelle Desbordes, 2002)

des effets de distorsions. Ces mouvements sont renforcés par une matière épaisse qui contraste avec la rigueur des lignes. Dans *Sculpture for Yellow and Red*, elle compose une scénographie labyrinthique et optique, évocation de la peinture de Mondrian et y installe deux formes étranges, sortes de totems empruntés à la sculpture ou à l'architecture.

Éléonore False

Née en 1987 à Paris où elle vit et travaille.

Arrière, plan, copie, 2017.

Impression latex sur papier hp pré-encollé, forme imprimée sur Dibond et tige métallique, dimensions variables, s'adapte à l'espace de monstration, forme découpée: 185 x 140 cm. Photo: Aurélien Mole.



Commissariat: Maxime Husson

Farah Atassi

Née en 1981 à Bruxelles (Belgique).

Vit et travaille à Paris.

Sculpture for Yellow and Red, 2014.

Huile et glycéro sur toile, 185 x 140 cm.

Don de l'artiste en 2015.

Farah Atassi développe une peinture figurative à partir d'un vocabulaire de peinture abstraite: ses formes géométriques génèrent des espaces artificiels. Ses tableaux reposent sur le même dispositif: des motifs recouvrent la surface de la toile et suivent les lignes de perspective, créant

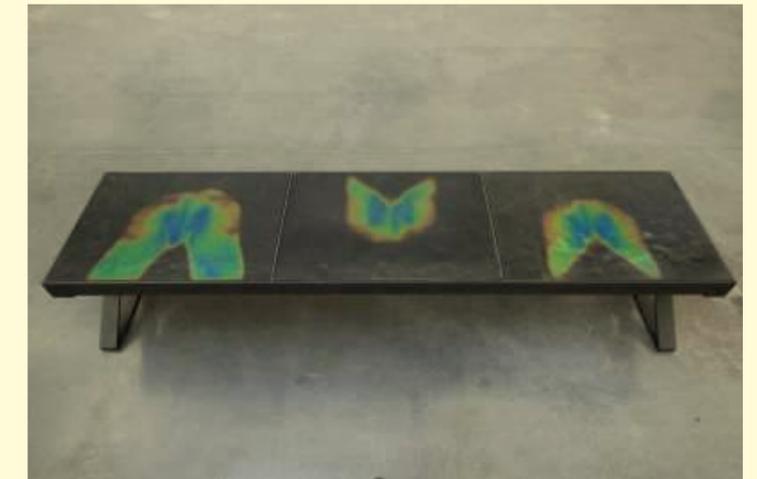
À partir de fragments d'images collectées, Éléonore False crée un répertoire de formes auquel elle applique des procédures (agrandissement, découpe, évidement), qu'elle envisage ensuite dans un rapport sculptural à l'espace. Son intérêt se porte sur les représentations du corps dans l'histoire de la danse, l'histoire de l'art ou les livres de médecine. Le titre *Arrière, plan, copie*, provient du vocabulaire du logiciel Photoshop. L'œuvre est un jeu de concordance de formes: au mur, l'image dialogue avec celle imprimée recto/verso, agrandie, découpée et placée dans l'espace qui s'autonomise et prend corps. Éléonore False invite à remonter le fil de ses gestes et à reconstituer l'unité des images.



Neil Beloufa: Studio View, Montreuil, 2016.

Acier et résine époxy, 150 x 150 x 19,5 cm.

Photo: Aurélien Mole.



Ann Veronica Janssens: Le banc, 1999. Métal, médium, laque cristal et film plastique, 40 x 207 x 48 cm. Collection du Fond régional d'art contemporain Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris. Photo: Pierre Schwartz



Farah Atassi: Sculpture for Yellow and Red, 2014. Huile et glycéro sur toile, 185 x 140 cm. Don de l'artiste en 2015. Photo: Frédéric Lanternier.



Cindy Coutant: *Télédesir*, 2018.
Film couleur, 26 minutes, son. Édition 1/3 + 2 EA.



Francisco Tropa: *Le Géant*, 2017. Bronze, dimensions variables. Collection privée.
Photo: Centre Pompidou, MNAM-CCI.



Francisco Tropa: *La trace du sein*, 2017.
Verre soufflé, argent, fil en lin, dimensions variables. CIRVA, Marseille. Œuvre réalisée et mise au point au CIRVA lors de sa résidence en 2016-2017. Photo: François Doury.



Julien Garnier: *We'll be forever young # 25*, 2013. Dessin numérique sur papier photographique, 29,7 x 40 cm. Don de l'artiste en 2013. Courtesy de l'artiste.



Laurent Pernot: *Where we are never gone*, 2012.
Affiche sérigraphiée sur papier miroir, 50 x 70 cm. Don en 2013.

Commissariat: Dominique Cros

Cindy Coutant

Née en 1984 à Vitry Sur Seine.
Elle vit et travaille à Paris.

Télédesir, 2018.

Film couleur, 26 minutes, son. Édition 1/3 + 2 EA.

Les installations, films et lectures de Cindy Coutant sont proches du genre de la science-fiction. *Télédesir* est un film qui propose un monde retranché, peuplé par des escargots. Du lever au coucher du soleil, les escargots nous plongent dans l'expérience d'une mesure d'un autre temps, d'un autre rythme, d'un autre corps, pourtant familier. Entre documentaire animalier et film de science-fiction, la caméra de Cindy Coutant suit la journée (fictive) d'escargots. La reproduction animale prend une dimension théâtrale, voire sur-naturelle, renforcée par la bande sonore de Théo Pozoga, musicien et DJ alias « Strip Steve ».

Francisco Tropa

Né en 1968 à Lisbonne (Portugal)
où il vit et travaille.

Francisco Tropa convoque plusieurs mediums: la sculpture, le dessin, la performance, la photographie ou le film. Le corps, la mort, la nature, le paysage, la mémoire, l'origine ou le temps, sont souvent présents dans ses œuvres, dans des processus sans fin de projections de références historiques ou personnelles.

Le Géant, 2017.

Bronze, dimensions variables. Collection privée.

Pour *Le Géant*, Francisco Tropa reconstruit pièce par pièce un squelette humain en bronze. Il met en scène un geste questionnant notre rapport existentiel au corps, à sa constitution, à son poids et à sa structure, nous donnant ainsi à voir un schéma du vivant. Les petits intervalles entre les os confèrent au squelette une dimension surhumaine. Le terme « géant » convoque la notion d'échelle, attribut élémentaire de la sculpture dont la mesure est ici donnée par le corps. L'œuvre s'accompagne d'une performance: l'œuvre sera activée au Mrac le samedi 15 octobre 2022 à 19h30 et le dimanche 27 novembre 2022 à 15h à l'occasion de la visite VIP des co-commissaires de l'exposition par le danseur Daniel Lühmann.

La trace du sein, 2017.

Verre soufflé, argent, fil en lin, dimensions variables. CIRVA, Marseille. Œuvre réalisée et mise au point au CIRVA lors de sa résidence en 2016-2017.

La trace du sein s'appuie sur l'histoire d'une empreinte de sein retrouvée à Pompéi aujourd'hui détruite, ainsi que sur un dessin réalisé par

Théodore Chassériau visible au Musée du Louvre. Le sein de verre, de couleur laiteuse, suspendu à sa branche d'argent, tourne perpétuellement sur lui au fil des passages pour dévoiler ou dissimuler son intimité. Un jeu de cache-cache qui arrache l'œuvre à son immobilité.

Commissariat: Matthieu Supernant

Julien Garnier

Né en 1985 à Biarritz. Vit et travaille à Paris.

We'll be forever young # 25, 2013.

Dessin numérique sur papier photographique, 29,7 x 40 cm. Don de l'artiste en 2013.

Courtesy de l'artiste.

Julien Garnier tire des parallèles entre la production artistique et notre univers contemporain. Cette œuvre est issue de la série *We'll be forever young* qui comporte une vingtaine de dessins de grand format (80 x 114 cm). L'artiste dresse le portrait de jeunes gens, mettant en avant les contradictions de notre société et révélant une jeunesse encline à céder aux sirènes de la consommation. Sorte d'inventaire, cette série présente un trait fin venant préciser l'importance du détail et l'utilisation du noir et blanc. Le personnage semble chercher à se démarquer au travers de signes distinctifs qu'il arbore pour finalement mieux ressembler aux autres. Le poids de ces contradictions repose sur ses épaules aux bras incomplets comme pour signifier un devenir incertain, entre intégration et distinction, original et copie.

Commissariat: Dominique Cros, Maxime Husson et Matthieu Supernant

Laurent Pernot

Né en 1980 à Lons-le-Saunier.

Vit et travaille à Paris.

Where we are never gone, 2012.

Affiche sérigraphiée sur papier miroir, 50 x 70 cm. Don en 2013.

Laurent Pernot expérimente des processus temporels, poétiques et immersifs en privilégiant toutes les formes d'expressions, de la conception d'installations à la production d'images. Elles s'articulent autour des notions de visible et d'invisible, du temps et des égarements de la mémoire, en s'inspirant de l'imaginaire des sciences et de l'histoire qui hantent l'individu comme la société. L'identité, la fragilité, l'origine et les limites du vivant sont parmi ses thèmes majeurs. Les œuvres de Laurent Pernot s'élaborent autour d'interroga-

tions qui portent sur les frontières entre le réel, d'une part, l'imaginaire et le néant, de l'autre. Cette affiche est tirée d'une série photographique du même titre réalisée en 2007.

Commissariat: Nathalie Tersier

Gérard Traquandi

Né en 1952 à Marseille où il vit et travaille ainsi qu'à Paris.

Les Mesnuls 2, de la série:

Résino-pigments type - 2009/2011, 2003.

Résinotype noir et blanc contrecollé sur aluminium, 237 x 193 cm. Dépôt du Cnap au Mrac Occitanie.

Gérard Traquandi réalise des résinotypes noirs. Cette technique du XIX^e siècle consiste à mettre en mémoire une image dans de la gélatine puis à la révéler en apportant des pigments au pinceau à la surface de l'épreuve. La matité des pigments accentue la profondeur veloutée des noirs et des blancs. Par ces interventions manuelles, c'est la relation entre les deux moments de la prise de vue et du tirage qui est en question où le motif envahit la surface sans arrière-plan. Le procédé détermine la prise de vue et l'artiste choisit souvent des compositions de type *all-over* telle la forêt dense de Rambouillet. Dans *Les Mesnuls*, la photographie, par sa texture, joue de ses liens et affinités avec la peinture.

Commissariat: Matthieu Supernant

Karina Bisch

Née en 1974 à Paris où elle vit et travaille.

Comédie moderne, 2015.

Sérigraphie sur papier Rivoli en 3 couleurs, 70 x 50 cm. Don de la Galerie Semiose, Paris en 2021.



Karina Bisch réalise un travail de peinture basé sur la réinterprétation de motifs puisés dans des sources hétéroclites. Elle pratique une réflexion sur la reprise parfois anonyme, culturelle, et souvent inaperçue de l'histoire de l'art abstrait. L'artiste examine l'esthétique des avant-gardes historiques qu'elle déforme et adapte en fonction de ses besoins. Elle emprunte des éléments qui deviennent pour elle des standards au travers d'associations, de citations ou d'appropriations.

Par ses œuvres et performances au ton parfois théâtral, Karina Bisch, toujours irrévérencieuse et pragmatique, rejoue son XX^e siècle en détournant les modèles du modernisme.

Maxime Rossi

Né en 1980 à Paris où il vit et travaille.

Real Estate Astrology, 2015.

Sérigraphie 2 couleurs sur papier Arches 400 g, 160 x 120 cm. Don de la Galerie Allen en 2016.

L'œuvre *Real Estate Astrology* est l'affiche du film éponyme de 2015 de Maxime Rossi sur les traces de Max Ernst à Sedona. L'artiste explore le paysage d'Arizona à la recherche d'une ruine Hopi, jadis habitée par Max Ernst. Maxime Rossi propose à travers ce film un voyage halluciné sous forme d'enquête teintée de surréalisme. L'artiste choisit de déployer les potentialités oniriques du support filmique en tournant en anaglyphe (filtre rouge et filtre cyan).

Ida Tursic & Wilfried Mille

Ida Tursic (née en 1974 à Belgrade, Serbie).

Wilfried Mille (né en 1974 à Boulogne-sur-mer)

Vivent et travaillent en France.

Vintage 3D 3, 2008.

Huile sur toile, 250 x 200 cm.

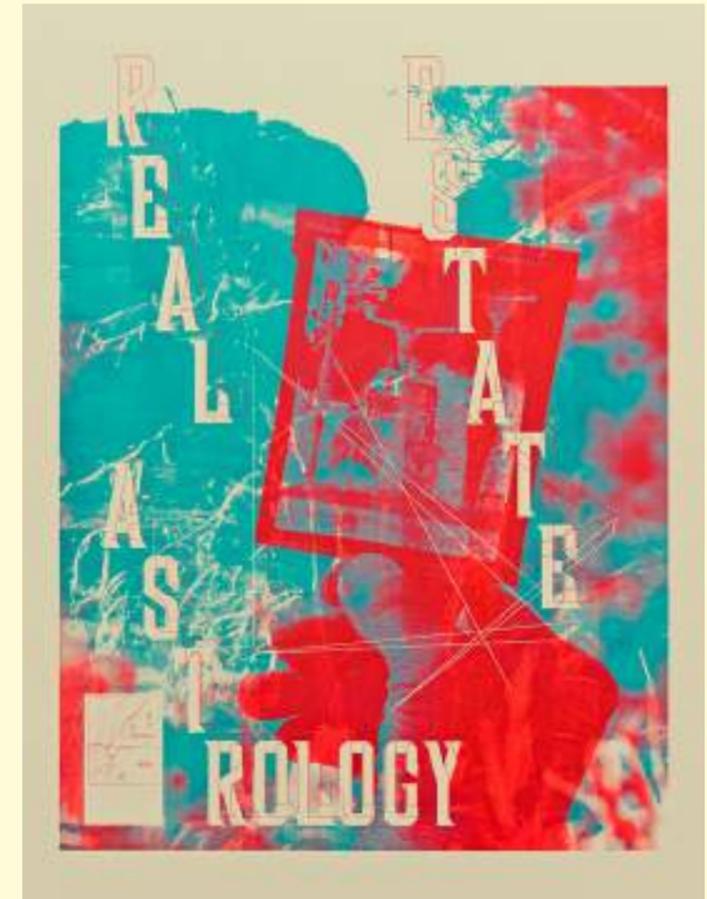
Photo : Jean-Christophe Lett.



Couple d'artistes depuis leurs études aux Beaux-Arts de Dijon, Ida Tursic & Wilfried Mille puisent leurs images dans la télévision, le cinéma, la publicité, pour créer un lexique sans cesse renouvelé. Leur travail ne fait pas de distinction de genres ou de techniques: abstrac-



Gérard Traquandi: Les Mesnuls 2, de la série: Résino-pigments type - 2009/2011, 2003. Résinotype noir et blanc contrecollé sur aluminium, 237 x 193 cm. Dépôt au Mrac Occitanie. Photo: Gregory Copitet.



Maxime Rossi: Real Estate Astrology, 2015. Sérigraphie 2 couleurs sur papier Arches 400 g, 160 x 120 cm. Don de la Galerie Allen en 2016.



Francisco Tropa: Purgatorio, 2013. Projection de lumière, lames d'agate, verre soufflé.
Photo: Jean-Christophe Lett



Tsae - Trésors Submergés de L'Ancienne Égypte Entrée, Partie Submergée, Chambre Violée, Terra Platonica, Puits, 2015. Livre d'artiste contenant 5 volumes. Texte de François Piron et illustrations de Francisco Tropa. Langues: Anglais, Français, Portugais. Volume 1: Entrée. Volume 2: Partie submergée. Volume 3: Chambre violée. Volume 4: Terra Platonica. Volume 5: Puits. Édité à 150 exemplaires. Dimensions du coffret 31 x 22 x 6 cm. Don de l'artiste en 2016.

tion, figuration, op'art, aquarelle, huile, gravure, impression. La peinture *Vintage 3D 3* de la série *Vintage* est réalisée selon le principe des anaglyphes, images imprimées pour être vues en relief à l'aide de deux filtres de couleurs différentes. Elle présente le portrait de deux femmes dénudées, tiré de l'imagerie populaire américaine des années 1960, celle des pin-up, qui prennent vie grâce à cette technique.

Commissariat: Nathalie Tersier

Olivier Mosset

Né en 1944 à Berne (Suisse). Vit et travaille à Tucson (Arizona, États-Unis).

Sans titre, 2008.

Sérigraphie couleur sur papier, 50 x 70 cm.
En collaboration avec Jeffrey Schad et Vincent Szarek. Photo: Jean-Paul Planchon.



Commissariat: Matthieu Supernant

Olivier Mosset

Né en 1944 à Berne (Suisse). Vit et travaille à Tucson (Arizona, États-Unis).

Sans titre, 2008.

Sérigraphie couleur sur papier, 50 x 70 cm.
En collaboration avec Jeffrey Schad et Vincent Szarek. Photo: Jean-Paul Planchon.



Olivier Mosset participe en 1967 à la formation du groupe BMPT. Il poursuit une carrière autour des questions de signature, d'appropriation et de répétition. Au-delà de sa pratique de peintre et de sculpteur, l'artiste est amateur de culture moto et collectionneur de cylindrées. Il montre sa première moto comme objet d'art dans les années 2000 et participe à l'exposition *Hell Raisers*, aux côtés d'autres « artistes motards ». Ses sérigraphies mettent en scène cet objet de fétichisme et de customisation par excellence. La machine est transformée en œuvre d'art. Les éléments peints sur la moto rappellent la technique du *dripping* de Jackson Pollock. Dans ses courbes métalliques, apparait le reflet de l'artiste, sorte de mise en abyme visuelle, comme Jan Van Eyck dans ses célèbres époux Arnolfini ou Man Ray dans son *Autoportrait à Hollywood*.

Commissariat: Dominique Cros

Francisco Tropa

Né en 1968 à Lisbonne (Portugal) où il vit et travaille.

Purgatorio, 2013.

Projection de lumière, lames d'agate, verre soufflé.
Courtesy Galerie Jocelyn Wolff.

L'image projetée est produite par la lumière qui passe à travers une lame d'agate, permettant d'éclairer une fiole en verre soufflé qui produit de multiples diffractions de la lumière. Une ombre portée s'impose au centre de l'image. C'est sur elle que l'attention se fixe avant de s'attarder sur l'objet qui en est à l'origine, dans un aller-retour entre l'objet et son ombre. À travers le titre, Francisco Tropa évoque *La Divine Comédie* de Dante et le mythe de la caverne de Platon.

Tsae - Trésors Submergés de L'Ancienne Égypte Entrée, Partie Submergée, Chambre Violée, Terra Platonica, Puits, 2015.

Livre d'artiste contenant 5 volumes. Texte de François Piron et illustrations de Francisco Tropa. Langues: Anglais, Français, Portugais. Volume 1: Entrée. Volume 2: Partie submergée. Volume 3: Chambre violée. Volume 4: Terra Platonica. Volume 5: Puits. Édité à 150 exemplaires. Dimensions du coffret 31 x 22 x 6 cm. Don de l'artiste en 2016.

Le projet *TSAE* (Trésors Submergés de L'Ancienne Égypte) présenté au Mrac en 2015, se présente comme une expédition archéologique fictive d'un sanctuaire antique dont le titre évoque une exposition qui ferait se déplacer les foules en quête de sarcophages et momies. L'artiste y met en place une narration de la chronologie de fouilles, dans un jeu entre représentation archaïque du monde et codes muséographiques.

Il nous plonge dans une forme d'anticipation plus proche de la science-fiction que de l'archéologie et sous-tend l'hypothèse que cette découverte pourrait ne pas être celle d'une civilisation passée mais l'expression d'un futur.

Commissariat: Dominique Cros et Nathalie Tersier

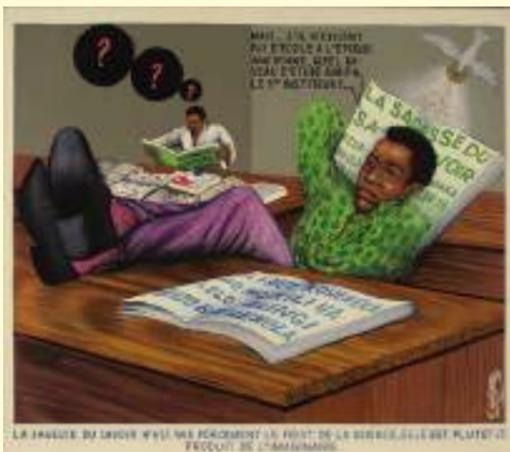
Chéri Samba

Né en 1956 à Kinto M'Vuila (Ancien Congo belge). Vit et travaille à Kinshasa (République démocratique du Congo).

La sagesse du savoir, 1989.

Acrylique sur toile, 57 x 65 cm.

Photo: Pierre Schwartz.



Chéri Samba est devenu la figure emblématique de l'art contemporain africain et l'ambassadeur des artistes congolais qui vivent et travaillent à Kinshasa. Grand dessinateur et observateur de la société, il puise ses thématiques dans la vie quotidienne et incorpore des textes dans ses toiles comme dans des bandes dessinées. Le sujet principal de ses œuvres est avant tout lui-même avec des lectures juxtaposées. Cet autoportrait, au-delà d'être une simple scénette naïve, illustre le thème de l'instruction et celui de l'inspiration de l'artiste.

Commissariat: Dominique Cros

Raphaël Zarka

Né en 1977 à Montpellier.

Vit et travaille à Paris.

Prismatique (P11), 2013.

Chêne ressuyé et béton. 165,5 x 74 x 36 cm.

Tirage: 1/3 + 1 EA. Photo: Jean-Paul Planchon.



Raphaël Zarka poursuit un travail de création qui opère par prélèvement, déplacement et reformulation d'éléments existants, souvent récurrents à travers l'histoire des formes dans les champs de la science, de la technique, de l'art et des représentations. La sculpture issue de la série des *Prismatiques* déploie dans l'espace une figure tridimensionnelle dont la forme est le fruit d'un jeu de déclinaison combinatoire développé à partir du motif de la clé de châssis, accessoire du peintre servant à tendre la toile. Sorte de totem, la sculpture semble rallier les cultures et les mouvements de l'Histoire des arts, en un condensé géométrique sans âge.

Monte oliveto n°01 (Nord), 2016.

Monte oliveto n°04 (Nord), 2016.

Monte oliveto n°22 (Ouest), 2016.

Marqueterie de papiers encrés sur papier,

78 x 61 cm chaque. Édition 1/3.

Photo: Galerie Michel Rein.



Raphaël Zarka s'est inspiré des panneaux décoratifs insérés au début du XVI^e siècle dans le monastère bénédictin de Monte Oliveto (Toscane) par Signorelli et Sodoma pour rythmer la fresque de la vie de Saint-Benoît. Habituellement reléguées dans la partie inférieure du cycle, ces compositions géométriques, véritable répertoire de figures abstraites, sont reprises par l'artiste et accrochées à hauteur de tableau. Ces dessins, qui évoquent dans leur technique aussi bien les gouaches découpées d'Henri Matisse que la marqueterie, respectent la taille originale du chef-d'œuvre de la Renaissance.

Commissariat: Art. 27

Alain Clair et Anne-Marie Jugnet

Anne-Marie Jugnet (née en 1958 à La Clayette) et Alain Clair (né en 1950 à Saint-Maur-des-Fossés). Vivent et travaillent ensemble à Paris.

Nuage 3, 2006.

Marbre de Carrare, 16 x 36 x 18 cm. Atelier Poletti & Gio à Carrare. Collection du Fond régional d'art contemporain Occitanie Montpellier. © Adagp, Paris.

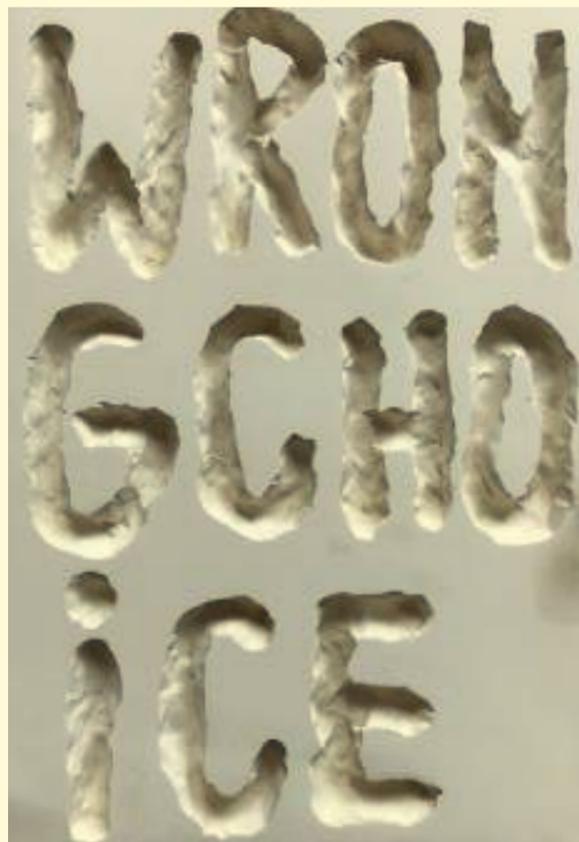


Alain Clair et Anne-Marie Jugnet questionnent les phénomènes réels, souvent difficilement saisissables. « À l'époque, nous vivions au Nouveau-Mexique où nous avons pris de nombreuses photographies de nuages lors de vols aériens, depuis un Cessna. Durant nos navigations nous étions obligés de contourner les nuages car, en vol à vue, il est interdit et dangereux de les traverser. Il nous est apparu que ces nuages, évanescents et en perpétuelle transformation, pouvaient devenir virtuellement impénétrables ; c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles nous les avons fait réaliser en marbre. Plus tard, en Toscane, nous avons fait exécuter des nuages en marbre d'après des photographies prises, cette fois, depuis notre jardin à Santa Fe. Tous ont été sculptés à Carrare par les frères (jumeaux) Poletti. Nous leur avons spécifié l'échelle et le volume désirés, et suggéré une facture "un peu chinoise". Le marbre est du statuario, un marbre très blanc, tendre et sans veine, provenant de la Cave Michelangelo. » Alain Clair et Anne-Marie Jugnet

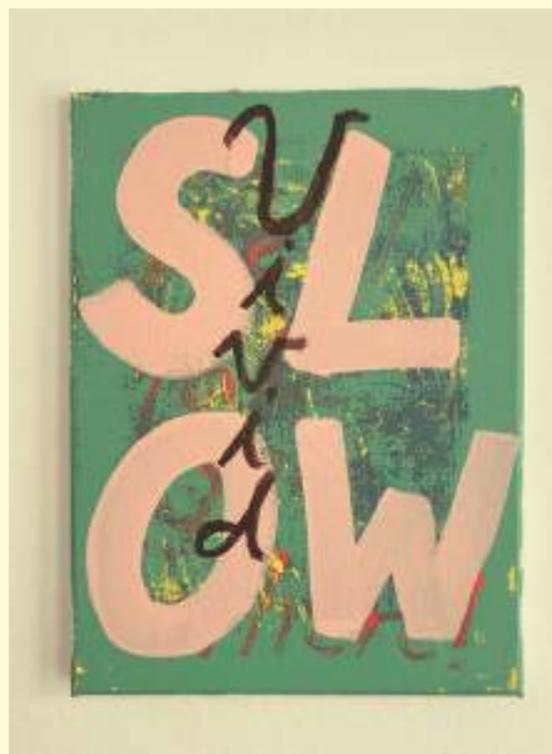
Un musée à soi, 2020-2022. Film, 24 mn.

Un film d'Alyss Fleury et de Geoffrey Badel pour l'exposition *Un musée à soi* sous la direction artistique de Mathilde Monnier.

En parallèle de l'exposition, il est apparu indispensable de restituer ce qu'a été l'expérience de cette aventure. Pour réaliser ce projet curatoriale, le groupe s'est réuni tous les jeudis pendant deux saisons afin de mener des ateliers qui ont été la matrice de cette exposition. Ce projet est une aventure collective à la fois artistique et humaine. Les deux artistes visuels Geoffrey Badel et Alyss Fleury ont suivi ce projet à travers un film qui retrace les différentes phases du travail et donne à voir le cheminement de chacun des protagonistes et les processus de construction et d'invention. Il met à jour et révèle comment un groupe de patients de l'hôpital de jour de Béziers s'approprie progressivement cette idée d'exposition collective et de la place du curateur et comment les questions que l'art et les œuvres nous posent, resurgissent dans la vie des patients. Ce film nous permet de comprendre que l'art est aussi un espace pour se réapproprier la vie.



Chloé Dugit-Gros: Wrong Choice, 2020, de la série All wrong (2018-en cours). Plâtre, 25 x 35 cm. Courtesy de l'artiste.



Chad Etting: Slow Vivid, 2020. Acrylique et peinture d'intérieur sur toile, 22 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.

AOULIOULÉ

Exposition collective

Commissariat: Sylvie Fanchon et Camila Oliveira Fairclough

Les artistes transcendent le langage et ses références. Les fragments typographiques jouent visuellement et pas seulement verbalement. Malgré l'illisibilité narrative, le regardeur cherche à établir des correspondances de lettres, de mots et de sens. Les propositions textuelles sont autant de mises en forme des mots dont la lisibilité n'est plus l'objectif premier et s'efface, avec plus ou moins d'ampleur, derrière l'image des propositions graphiques. Les œuvres présentes dans l'exposition proposent l'expérience, précieuse s'il en est en ces temps d'extrême saturation – numérique – de voir des mots, même les plus galvaudés comme si c'était la première fois.

Dans l'exposition *Aoulioulé*, il n'est pas question uniquement de poésie ou de lettrisme mais bien d'artistes qui utilisent les lettres, les mots, les phrases ou encore la ponctuation comme vocabulaire plastique. À quel moment une lettre ou un mot deviennent-ils image ? Quel sens cela leur confère-t-il ? La mise en forme graphique et la mise en couleur transforment un outil de langage en un objet visuel avec ses codes et sa sensibilité.

L'écriture est une forme de dessin crypté. Il s'agit d'un profond métissage des champs poétiques et plastiques qui fait voisiner « par inframince » image et texte. Cette recherche autour de la dimension graphique et performative de l'écriture fait écho à l'inflation visuelle et textuelle dans la société de consommation, dans les médias de masse, dans le numérique par ses procédés formels de mise à distance – collage, décollage, montage, saturation, biffure, réduction minimaliste, etc. – comme acte de résistance « poétique » face à la saturation et la perte d'idéologies.

Les projets rassemblés dans l'exposition *Aoulioulé*, témoignent de ce qu'on pourrait appeler une opposition entre la *galaxie Gutenberg* et les théories de Marshall McLuhan. Le sens même de l'exposition, par-delà le seul renoncement de la page ou le dépassement de l'écriture, est peut-être avant tout celui de la mise en exergue d'une constante transformation et contamination des genres afin de permettre de réarticuler en autant de propositions distinctes le concept de « verbi-voco-visual exploration »¹ de Mc Luhan.

Un des nombreux points de départ de cette page d'écriture est la rencontre par Sylvie Fanchon de l'exposition *Matter, Grey* consacrée à **Joseph Kosuth** en 2006 à la galerie Almine Rech à Paris. L'installation rend hommage au maître

du surréalisme belge René Magritte. La présentation des mots comme élément visuel sert une réflexion sur la dialectique et sa capacité à saisir le réel. Le *wall painting* de l'artiste britannique pose la question du rapport de l'image et du langage verbal au réel. Les souvenirs de la comptine milanaise chantée par la maman de Sylvie Fanchon composée d'onomatopées reviennent à son esprit également². Les nombreux échanges et les visites d'expositions avec l'artiste **Camila Oliveira Fairclough** alimentent la réflexion et motivent le désir de rassembler des artistes dans une exposition autour de *tableaux qui parlent*.

Pour les Lettristes – et notamment pour Isidore Isou, fondateur du mouvement – la lettre doit permettre une communication vraie, le mot n'étant que la première « stéréotypie »³. Plusieurs artistes questionnent ce moment infime où la lettre ou le son se confondent avec l'image, lorsque le texte devient objet visuel ou sculptural (**Karina Bisch, Claude Closky, Éléonore False**).

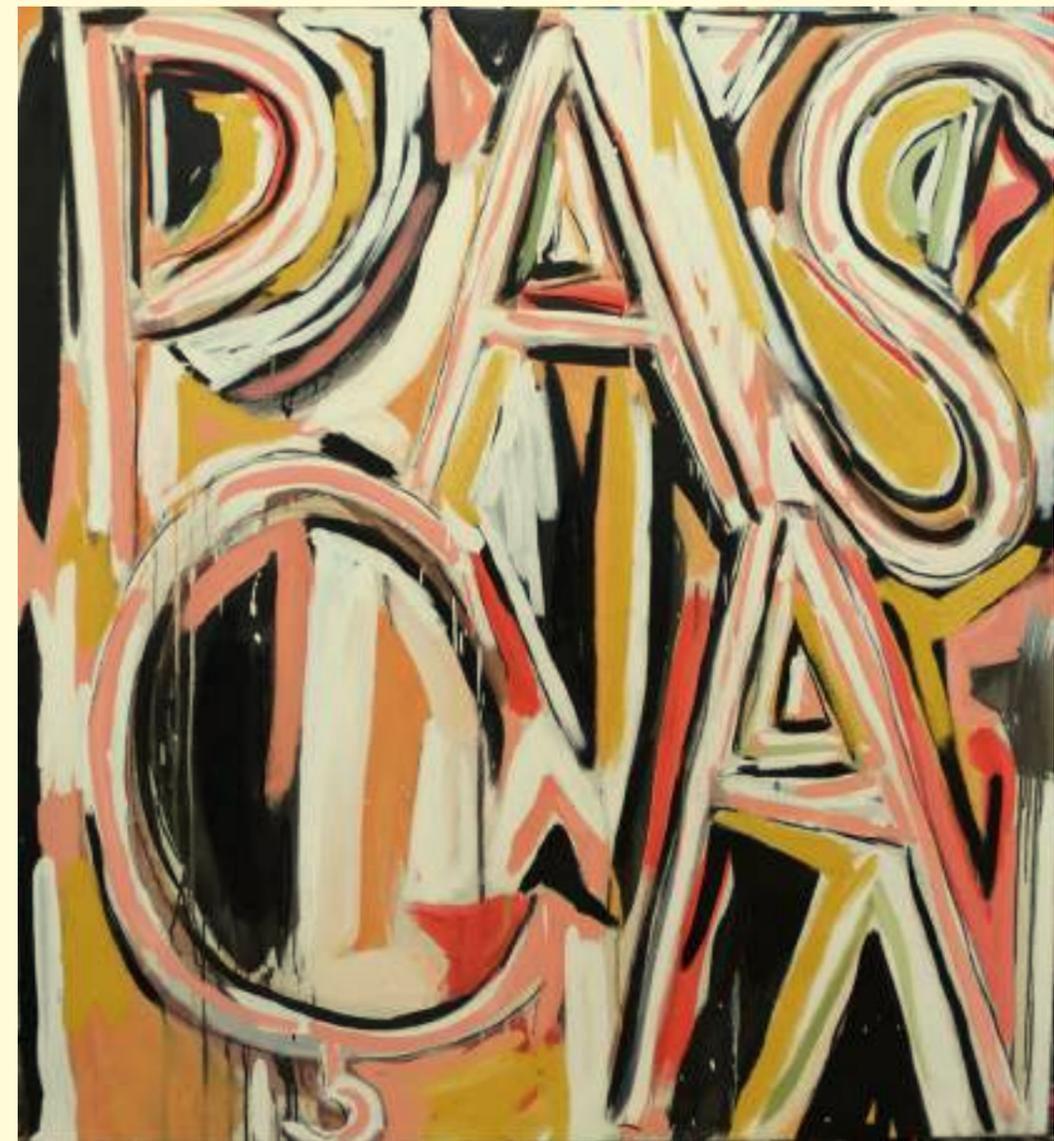
En devenant image, les lettres agencées dans un ordre précis – le mot – perdent parfois leur intelligibilité (**Pierre di Sciullo, Jonathan Martin, Nicolas Chardon, Chad Etting**). Cependant les mots ordonnés en phrases ou slogans s'imprègnent ainsi d'une nouvelle forme de poésie qui ne passe plus uniquement par le sens mais par la force de l'image (**Joshua Abelow, Gene Beery, Sylvie Fanchon, Walter Swennen, Raffaella della Olga**).

Les mots et les phrases, comme doués d'autonomie, se déploient et évoluent dans un espace de liberté. Le geste artistique réside alors dans cette tension entre le contenu sémantique du mot et son écriture comme performance physique (**Corentin Canesson, Anne-Lise Coste, Camila Oliveira Fairclough**). Par ailleurs, d'autres artistes préfèrent avec malice prendre en main un texte qu'ils manipulent, tordent, transforment ou mélangent (**Chloé Dugit-Gros, Júlio Villani, Elsa Werth**) pour leur insuffler un sens au-delà du fonctionnel.

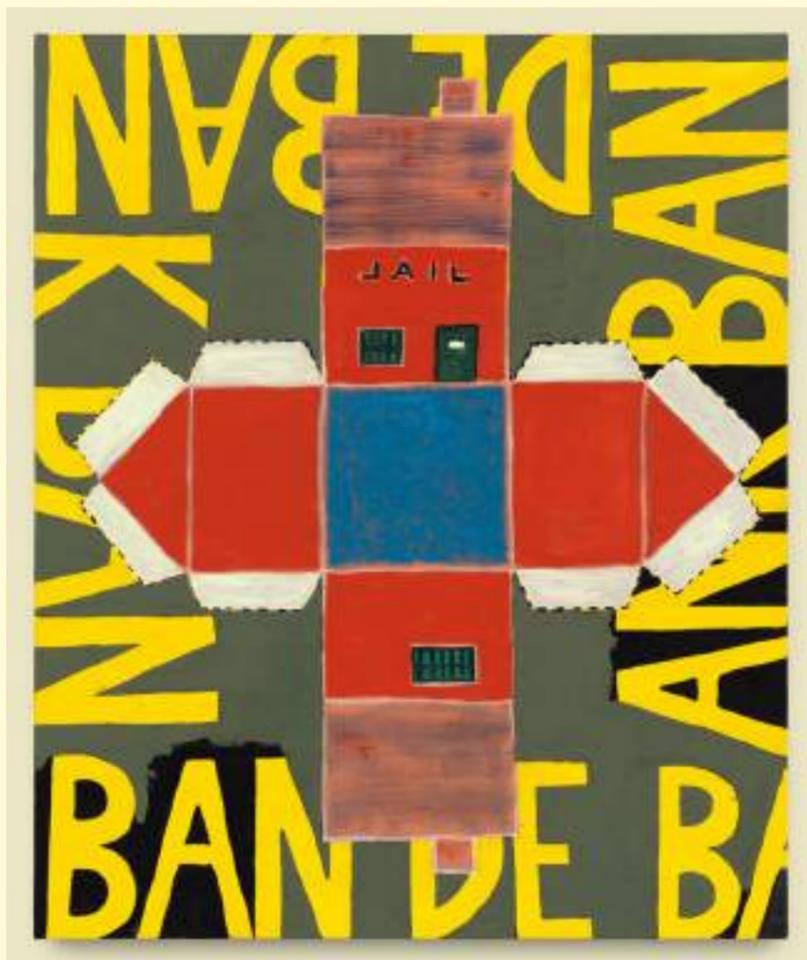
Les artistes par jeu ou par provocation se prêtent à différentes métamorphoses, perturbant nos sens et nous invitent à entrer dans un monde décalé (**Jean-Luc Blanc, Marie Glaize, Muriel Leray, Jessica Diamond, Christian Robert-Tissot**). Soumises à distorsions, démultiplications, changements d'échelles sur différents supports les propositions linguistiques et graphiques s'émancipent et nous racontent d'autres histoires ouvrant les portes sur un monde imaginaire et poétique (**Virginie Yassef, Martine Aballéa**).

Clément Nouet

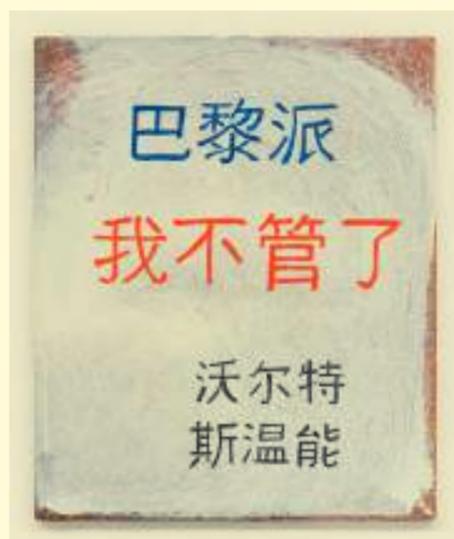
1. Verbi-Voco-Visual Explorations. Something Else Press Inc., 1967. Organisation du texte selon des critères qui soulignent les valeurs relationnelles graphiques, intuitives et phoniques des mots
2. Aoulioulé est le titre d'une comptine milanaise en langue patoise composée d'onomatopées chantonnée sur un rythme régulier aux enfants en bas âge, composée presque exclusivement de voyelles : aouliouléqué tamouséquétaprofitalousinghétouillemb lemlumtoulilemlemlum.
3. Branche de l'impression qui permet la multiplication de formes de textes et de clichés typographiques par moulage à partir d'une matrice. / Répétition d'une attitude, d'un geste, d'un acte ou d'une parole, sans but intelligible.



Corentin Canesson: Pas ça, 2011-2022. Peinture acrylique et huile sur toile, 120 x 130 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Sator, Paris. © Adagp, Paris.



Walter Swennen: Jail, 2019. Huile sur toile, 120,2 x 100,2 x 2,5 cm. Courtesy Carole Vanderlinden. Photo: HV-studio.



Walter Swennen: School of Paris, 2016. Huile sur toile, 60 x 50 x 2 cm. Courtesy Xavier Hufkens, Brussels.

Salle 1

Claude Closky

Né en 1963 à Paris où il vit et travaille.
Untitled (hu), 2010.
 Acrylique sur toile, 150 x 221 cm. Unique.
 Courtesy de la galerie Laurent Godin et de l'artiste.



Le travail de Claude Closky s'appuie sur une observation fine des médias et du monde de la communication pour produire une tentative critique et drôle, d'épuisement des modèles d'information et de représentation. Le langage est son instrument de prédilection. Héritier oulipien de Magritte et de l'art conceptuel, l'économie du signe (désignation, signifiant et signifié...) constitue une de ses matières premières. Il soustrait habituellement les signes à leur circulation d'usage, les isole ou les ralentit dans une opération de détachement qui réduit le sens. *Sans titre (hu)*, issu d'une série de tableaux représentant deux lettres sur chaque surface nous amène à nous interroger sur les relations entre la surface picturale et le langage, la question du sens. La syllabe « hu » a été désarticulée par la distribution de couleurs sur les plans qui composent les lettres et le fond. La lecture est perturbée, sans objet mais n'en révèle pas moins, comme l'ensemble de son travail, entre ironie et désabusement, ce qui constitue les signes de notre expérience quotidienne du monde contemporain.

Walter Swennen

Né en 1946 à Forest (Belgique). Vit et travaille à Anvers (Belgique).
Jail, 2019.
 Huile sur toile, 120,2 x 100,2 x 2,5 cm. Courtesy Carole Vanderlinden.
School of Paris, 2016.
 Huile sur toile, 60 x 50 x 2 cm. Courtesy Xavier Hufkens, Brussels.

Poète avant de devenir peintre, Walter Swennen développe très jeune une grande sensibilité à la parole et à l'écrit. C'était une réponse à la décision de ses parents d'abandonner le flamand et de passer au français. Cela a marqué le début d'une enquête de toute une vie sur la façon

dont le langage – y compris le langage visuel – peut transmettre ou masquer le sens. Dans *Jail*, « Ban de ban » - allitération de « Bannir la banque » - évoque le cri de ralliement du mouvement Provo et de la Jeunesse socialiste d'Amsterdam dans leurs protestations contre le projet d'extension de la Banque générale des Pays-Bas dans les années 1965-1970. Dès 2011, on voit émerger dans son œuvre des variations typographiques et de nouvelles langues. Comme dans la toile *School of Paris*, il produit des idéogrammes chinois inventés, signifiants purement plastiques, coupés de leur sens.

Rémy Zaugg

Né en 1943 à Courgenay (Suisse) et décédé en 2005 à Bâle (Suisse).
De la cécité n° 7, 1998.
 Aluminium, peinture au pistolet, sérigraphie, vernis transparent, vert (507) / rouge (7.1), 85 x 106,6 x 2,7 cm. Collection Consortium Museum, Dijon.



L'œuvre de Rémy Zaugg questionne la perception et la présence de l'image, provoquant un dialogue entre le regardeur et l'œuvre. Qui est le sujet du regard? L'œuvre d'art peut-elle prendre la parole ou existe-t-elle seulement dans les yeux du regardeur? Composées majoritairement de mots isolés ou de phrases typographiées sur des fonds monochromes, ses peintures nous interpellent et communiquent. Ces textes ne sont pas des slogans dénonciateurs ni des jeux phonétiques ou verbaux amusés, mais ils explorent la relation entre les mots, leur sens, leur forme graphique et, au-delà, posent la question existentielle de l'œuvre d'art. Avec *De la cécité n°7*, l'artiste nous incite à lire et à réfléchir aux mots présentés, mais il perturbe en même temps leur lecture en irritant l'œil par des effets de couleurs, associant à la perception du texte une expérience physique. Ainsi, l'acte de voir et de regarder devient la preuve d'un état vivant et conscient. *Sans titre, (Peindre | étouffé | délavé | sans sel | mort | fatigué)*, de la série *Tableau aveugle*, affiche son état et ses mots à peine perceptibles qui renvoient, par un effet de miroir, à la perception du regardeur.

Sylvie Fanchon

Née en 1953 à Nairobi (Kenya).

Elle vit et travaille à Paris.

PROVE IT, 2021.

Acrylique sur toile, 50 x 70 cm.

Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris.



I AM NOT A ROBOT, 2021.

Acrylique sur toile, 50 x 70 cm.

Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris.

En s'affranchissant de l'histoire de l'art, Sylvie Fanchon ouvre une réflexion personnelle sur la peinture en refusant de choisir entre l'abstraction et la figuration et en s'orientant vers un vocabulaire d'images puisées dans la culture populaire et le quotidien. Dans ce diptyque, l'artiste reste fidèle à ses principes radicaux de création répondant à une série de règles préalablement fixées : bichromie, planéité de la surface, absence de profondeur et formes schématisées. Depuis plus de dix ans, Sylvie Fanchon construit un bestiaire à la manière des *Caractères* de Jean de La Bruyère, à travers les animaux anthropomorphes cultes. Ici c'est « Casse-noisettes » ou « Screw Squirrel » de Tex Avery, écureuil loufoque et un brin pervers, qui est représenté avec plusieurs têtes comme s'il devenait fou. Les phrases qu'il porte comme une pancarte ou une bulle de bd, évoquent les éléments de langage liés aux nouvelles technologies et pointe l'absurdité de la situation dans laquelle un ordinateur demande de prouver que l'utilisateur n'est pas lui-même un robot. La signature en lettres capitales, livrant l'adresse d'un site internet manifestement dédié à l'artiste, est apposée sur ses tableaux telle une marque commerciale, une injonction au monde virtuel, pour mieux le singer.

Marie Glaize

Née en 1990 à Nîmes. Vit à Paris et travaille à Saint-Denis.

Poli, 2015.

Bois, coton, plastique, papier mâché, peinture, 200 x 36 x 40 cm. Courtesy de l'artiste.

« Marie Glaize collectionne les échanges qu'elle crée entre les personnes. Sa pratique se construit à partir d'objets existants ou expressément créés pour susciter et générer du lien social. Ces objets artistiques n'ont pas vocation à rester purement

formels et inertes. Le sens de leur existence réside dans leur pouvoir d'activation, d'échanges et de trocs. Tels des espaces où toute interaction devient possible, ils s'affirment comme de puissants catalyseurs relationnels. [...] Créatrice de transmissions de pensées et d'idées au moyen de protocoles simples, elle interroge l'être ensemble aujourd'hui et le rapport à l'autre en cultivant, avec engagement, l'empathie et le contact entre les êtres. » Licia Demuro

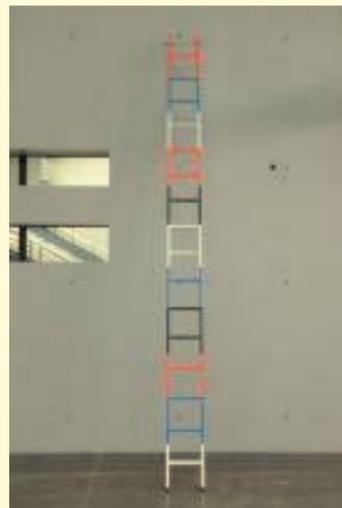
Poli, réalisé à l'occasion d'une exposition à la Galerie Nord en 2015 dont l'artiste était co-commissaire, adresse avec humour un message de remerciement aux artistes invités, tel un accusé de bonne réception des œuvres envoyées. Sa forme de tube courbé donne une démesure et une matérialité à la formule « merci beaucoup ». La sculpture s'adresse ainsi directement à la personne qui la voit, soulignant la réciprocité d'une rencontre entre une œuvre et son regardeur.

Elsa Werth

Née en 1985 à Paris où elle vit et travaille.

HA HA HA – ascension sociale, 2018.

Échelle en aluminium, adhésifs de couleur, 464 x 35 x 5 cm. Collection du Fonds régional d'art contemporain Normandie. Photo: Aurélien Mole © Elsa Werth.



Le quotidien et l'univers du travail pénètrent l'œuvre d'Elsa Werth par le biais de renversements ou de déstabilisations caustiques. Elle emploie des objets ordinaires (journaux, drapeaux, calendriers, puzzles) et recourt à la puissance langagière, amatrice qu'elle est de poésie concrète, pour mieux démystifier le monde contemporain, en montrer l'absurdité.

HAHAHA – Ascension sociale se compose d'une échelle en aluminium dont les barreaux, couverts d'adhésifs de couleur, font apparaître l'interjection « HA ». Le jeu chromatique, rendu très graphique grâce à l'usage des complémentaires orange et bleu et des valeurs contrastées noir et blanc,



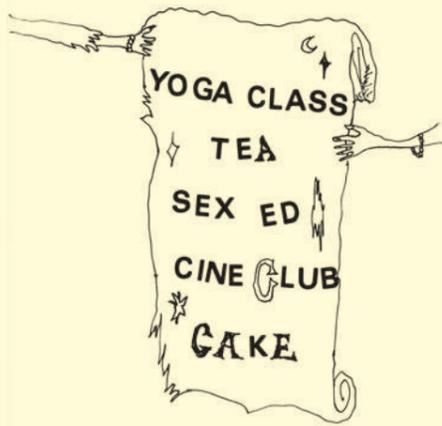
Sylvie Fanchon: I AM NOT A ROBOT, 2021. Acrylique sur toile, 50 x 70 cm.

Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris



Marie Glaize: Poli, 2015. Bois, coton, plastique, papier mâché, peinture, 200 x 36 x 40 cm.

Courtesy de l'artiste.



Jonathan Martin: Tea & Cakes / Love Ritual, 2015. Encre et transferts sur papier, 20 éléments, 21 x 29,7 cm chaque. Courtesy de l'artiste.



Éléonore False: « », 2018. Céramique émaillée, raku, 2 éléments: 36 x 21 x 1 cm et 2 éléments: 26 x 16 x 1 cm. Courtesy de l'artiste.



Jessica Diamond: T.V. Telepathy (Black And White Version), 1989. Édition 1 sur 3. Acrylique et peinture sur mur. Installation: Brand New: Art and Commodity in the 1980s, 2018, Hirshhorn Museum and Sculpture Garden, Washington, DC. Photo: Courtesy de l'artiste © Jessica Diamond 2022.

donne à voir au spectateur un message imperceptible au premier regard. Ainsi répétée, l'interjection traduit l'hilarité à moins que ce ne soit plutôt la raillerie: « Cette œuvre qui détourne un outil de travail, écrit Elsa Werth, évoque-t-elle le rire aliéné ou désabusé de ceux qui tentent de graver les échelons de l'échelle sociale? Peut-être aussi le rire ironique des artistes ou celui, satisfait, des parvenus, pourrait-on ajouter. » Camille Viéville

Jonathan Martin

Né en 1986 aux Lilas. Vit et travaille à Florac.

Tea & Cakes / Love Ritual, 2015.

Encre et transferts sur papier, 20 éléments, 21 x 29,7 cm chaque. Courtesy de l'artiste.

Les œuvres de Jonathan Martin – films, dessins, éditions, installations – mêlent de multiples sujets et centres d'intérêt, sans hiérarchie entre cultures populaires et savantes. Il dessine de façon intense et sur de courtes périodes, essentiellement pour les montrer dans le fanzine *Turpentine* qu'il co-édite avec les artistes Mimosa Echard et Jean-Luc Blanc (revue créée en 2013). Les dessins de Jonathan Martin quasi mécaniques, se veulent être un jeu avec le langage et l'écriture. Les lettres deviennent des signes, des formes et sont traitées comme des motifs. Ses inspirations sont variées et en lien avec son environnement quotidien. Il cite des références culturelles populaires telles que la chanteuse Rihanna mais aussi des intellectuels tels que le philosophe Michel Foucault, la romancière Kathy Acker ou le psychiatre Ronald David Laing.

Muriel Leray

Née en 1987 à Hyères. Vit et travaille à Paris.

Les usagers peuvent critiquer leur famille ou insulter sa résidence, 2016.

Cadre bois, carton noir, lettrages vinyle, chaise, 104 x 97 x 50 cm. Courtesy de l'artiste.



Au déferlement continu des images, l'artiste travaille avec des cadres noirs dénués de tout motif qu'elle appelle « bloc », accompagnés de phrases, jouant avec la syntaxe et privilégiant une scansion toute poétique. L'ensemble forme un « bloc-poème », augmenté, ici, par la présence d'une chaise noire, créant ainsi une installation

minimaliste dont la place du spectateur, « l'usager » de l'œuvre, reste incertaine: intégrée dans l'espace de l'œuvre ou bien tenue à distance. La question posée est celle de la place que l'on occupe, de qui prend la parole et à qui s'applique cette définition: populaire. Par sa composition précise et la présence de la chaise, l'œuvre de Muriel Leray est une allusion directe à celle incontournable de l'histoire de l'art: *One and three Chairs* (1965) de Joseph Kosuth, emblématique du mouvement de l'art conceptuel dont elle revendique l'héritage.

Éléonore False

Née en 1987 à Paris. Vit et travaille à Paris.

« », 2018.

Céramique émaillée, raku, 2 éléments: 36 x 21 x 1 cm et 2 éléments: 26 x 16 x 1 cm. Courtesy de l'artiste.

Éléonore False travaille sur la transformation d'images trouvées dans des archives, des livres scientifiques ou historiques, par des jeux de découpes, d'agrandissements et d'impressions. L'artiste invente alors des fictions qu'elle retranscrit par des médiums variés allant du collage à la céramique. Les guillemets d'Éléonore False sont réalisés en raku (technique de céramique avec une cuisson à très haute température) et sont recouverts d'un émail différent qui apporte des effets de matière aléatoires, contrastant avec la rigidité des formes typographiques. Cette œuvre, encore jamais montrée, s'inscrit dans une période de recherches de l'artiste autour d'un lien possible entre langage et espace. Les guillemets se déploient sur les murs du musée dans une volonté de créer un dialogue avec d'autres pièces, en les isolant et les mettant en relief comme le veut l'usage de ce signe typographique de ponctuation.

Jessica Diamond

Née en 1957 à New-York, où elle vit et travaille.

T.V. Telepathy (Black And White Version), 1989.

Édition 1 sur 3. Acrylique et peinture sur mur.

Installation: *Brand New: Art and Commodity in the 1980s*, 2018, Hirshhorn Museum and Sculpture Garden, Washington, DC.

Depuis les années 1990, Jessica Diamond trace des mots et des dessins sur les murs, qu'ils soient ceux de l'espace public ou des musées. Connue pour ses textes ironiques et incisifs, elle utilise le langage comme base de son travail et développe un regard à la fois poétique et politique, caractérisé par son attitude critique et satirique envers les symboles de la culture populaire. Héritière de la tradition d'un muralisme militant, l'artiste donne à lire, parfois sous forme de calligrammes, des fragments de textes incisifs à forte connotation critique sur le désordre économique mondial. La peinture murale *T.V. Telepathy (Black And White Version)*, proclame en lettres noires et grasses « Eat Sugar Spend Money » [Mangez du sucre,

dépensez votre argent] et prend le contour d'un écran de télévision. Elle évoque l'impact de la télévision sur la culture contemporaine et les messages implicites de nombreuses publicités.

Gene Beery

Né en 1937 à Racine (Wisconsin, États-Unis). Vit et travaille à Sutter Creek (Californie, États-Unis).

Failed Portrait, 2009.

Acrylique et graphite, 50,8 x 40,64 cm.

Idea as Decoration, années 2000.

Acrylique et graphite, 50,8 x 40,6 cm.

Silence, 2011.

Acrylique et graphite, 40,6 x 50,8 cm.

Very Close, 2006.

Acrylique et graphite, 40,6 x 50,8 cm.

Depuis plus de soixante ans, Gene Beery développe un corpus d'œuvres composé de peintures, de photographies, de vidéos et de livres d'artistes. Travaillant à la fin des années 50 comme gardien au Museum of Modern Art de New York, Gene Beery a étudié les comportements des visiteurs qui passent souvent plus de temps à lire les textes qu'à regarder les œuvres. Ses premières peintures textuelles, aux lettres majuscules noires sur un fond neutre, qu'il baptise « Paintograms », proclament de manière satirique leurs propres objectifs. Elles interrogent avec humour le moment de l'expérience esthétique du regardeur. Ses peintures à lire annoncent la venue, l'impossibilité ou l'absurdité d'une telle expérience. Derrière l'apparente légèreté et la distance sarcastique de sa pratique se dégage une réflexion profonde sur l'existence de l'art, le rôle et le statut de l'artiste. Son travail occupe alors une position distinctive de la peinture « anti-peinture » : à la fois critique du statut de l'œuvre d'art, du système marchand, tout en embrassant la peinture, discipline traditionnelle de l'histoire de l'art, qu'il désacralise.

Camila Oliveira Fairclough

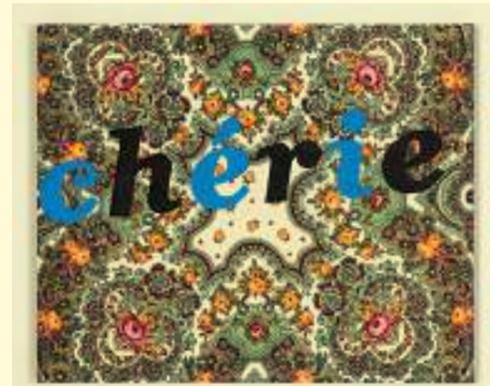
Née en 1979 à Rio de Janeiro (Brésil).

Vit et travaille à Paris.

Chérie, 2011.

Acrylique sur tissus, 81 x 100 cm.

Courtesy de l'artiste.



« Les peintures de Camila Oliveira Fairclough expriment un engagement pictural affirmé et une affection engagée pour le langage que l'artiste explore et manipule grâce au jeu qu'elle met en place entre signifiant et signifié. [...] Il s'agit pour l'artiste de s'émanciper du signifié pour ne conserver qu'une représentation mentale libre, dénuée de tout artifice lié à l'enseignement et l'interprétation commune. Hors de toute symbolique du langage et de son usage courant, ces mots peints deviennent les motifs d'expériences réjouissantes et variées. Ses œuvres ne cherchent pas à fabriquer une représentation commune du monde, elles ne sont pas là pour ça : elles invitent à voir les choses autrement, comme notre intuition nous le propose. Le médium peinture dans le travail de Camila Oliveira Fairclough est un outil de langage, un moyen littéral de communication mais aussi et avant tout visuel. [...] Camila Oliveira Fairclough explore dans son œuvre la réalité très concrète des rapports entre le visible et le lisible et cherche à déstabiliser l'association entre les sens, la graphie et la sonorité des mots. » Margaux Simonetti

Martine Aballéa

Née en 1950 à New York. Vit et travaille à Paris.

Celui qui me distrait, 2013.

Impression numérique pigmentaire. 120 x 80 cm.

Courtesy de l'artiste.



La pratique artistique polymorphe de Martine Aballéa se construit autour d'objets d'installations et de photographies mais aussi de multiples (cartes postales, livres d'artistes, affiches...). Son travail donne vie à des lieux imaginaires, des intrigues mystérieuses, créant des récits fictionnels. *Celui qui me distrait* est issu de la série de photographies *Les amants fantômes* mêlant paysages, textes, nature et mondes fantomatiques qui flirtent avec l'esthétique évocatrice des affiches de cinéma ou de celles des couvertures de livres. Elle s'articule finement entre textes et images photographiques, reprises, retouchées ou colorisées. L'artiste y évoque des histoires d'amour,



Gene Beery: Failed Portrait, 2009. Acrylique et graphite, 50,8 x 40,64 cm



Joshua Abelow: BLOG ME, 2013. Huile sur toile, 41 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.



Karina Bisch: Robe Alphabet Replica, 2013. Peinture textile sur coton, 130 x 90 cm. Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris.



Karina Bisch: Robe Alphabet Replica, 2013. Peinture textile sur coton, 130 x 90 cm. Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris.

des récits de crimes passionnels dans l'esprit des polars noirs qui se détachent sur fond de nature luxuriante ou comme ici en noir et blanc. La situation est presque banale: l'intérieur d'une chambre d'hôtel baignée d'une lumière froide, puis une phrase, simple, unique qui identifie et stigmatise ce lieu le faisant devenir un lieu de transgression.

Jean-Luc Blanc

Né en 1965 à Nice. Vit et travaille à Paris.

Schuss, 2022.

Huile sur toile, 195 x 115 cm.

Courtesy Art: Concept.



Jean-Luc Blanc constitue année après année son « encyclopédie traumatique ». Tout d'abord, de façon quotidienne et de manière compulsive, il collecte, classe et met en dialogue un corpus d'images trouvées, issues de différentes sources visuelles: cinéma, revues, articles de presse, cartes postales, publicités. Puis c'est dans ce vivier iconographique qu'il puise son inspiration pour ses œuvres, images très réalistes qu'il peint avec vivacité sur de grands formats.

Pour l'œuvre *Schuss*, c'est une image choc qu'il se réapproprie: une affiche de l'assurance maladie allemande pour une campagne de lutte contre la drogue et la toxicomanie de 1973, trouvée dans un tome de l'Encyclopédie Famille 2000. Son intérêt pour cette affiche est la composition et le travail de graphisme notamment la bague portée par le squelette et le lettrage psychédélique qui en font une image au fort pouvoir d'évocation.

Karina Bisch

Née en 1974 à Paris où elle vit et travaille.

Robe Alphabet Replica, 2013/2022.

Peinture textile sur coton, 123 x 85 cm.

Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris.

Robe Alphabet Replica, 2013/2022.

Peinture textile sur coton, 123 x 85 cm.

Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris.

Karina Bisch développe un vocabulaire artistique unique usant de nombreuses références à l'art géométrique, mais aussi à la mode ou à la danse, élaborant une sensibilité particulière à la modernité. Si Karina Bisch se considère avant tout comme peintre, son travail passe également par la sculpture, l'installation et la performance. Elle s'intéresse au rapport entre art et artisanat et c'est dans le cadre de ses performances qu'elle réalise ses premiers costumes. Dès 2012, elle développe le projet « Painting for Living » qui propose une voie plus proche de l'artisanat avec des œuvres d'art à porter: foulard, robe, coussin, bracelet. Il s'agit de porter la peinture, d'être dans la peinture.

Pour les *Robes Alphabet*, « Le point de départ [...] de ce nouveau projet était les robes poèmes de Sonia Delaunay. Je voulais que l'on porte une robe abstraite qui parle, qui raconte. J'ai donc réalisé des robes à la structure très simple, avec sur chaque face les lettres d'un alphabet comme jetées au hasard sur la surface. Là encore, les entrées référentielles sont nombreuses, mais rien ne remplace le fait de porter une de ces robes, si douces, si lumineuses! » Karina Bisch

Salle 2

Joshua Abelow

Né en 1976 à Frederick (États-Unis).

Vit et travaille à Harris (États-Unis).

BLOG ME, 2013.

Huile sur toile, 41 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.

ABELOW MOTHERFUCKER, 2013.

Huile sur toile, 45 x 45 cm. Courtesy de l'artiste.

I MISS YOU BITCH, 2008.

Huile sur toile, 41 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.

Untitled, 2013.

Huile sur toile, 41 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.

YES PLEASE, 2007.

Huile sur toile, 61 x 71 cm. Courtesy de l'artiste.

DOOMED, 2007.

Huile sur toile, 46 x 61 cm. Courtesy de l'artiste.

Adoptant un langage simple et coloré, caricatural et grossier, l'œuvre de Joshua Abelow est comme une autobiographie abstraite usant d'auto-références et d'emprunts. Il crée des histoires dans lesquelles l'absurde croise le sarcasme ainsi que la remise en question. La série de tableaux *BLOG ME* incite le regardeur à consulter son blog débuté en 2010. « Art blog, art blog » fonctionnait telle une chronique réunissant textes, poèmes, extraits de romans et œuvres d'autres artistes. Joshua Abelow créa à la fois une documentation riche, mais surtout une performance qu'il stoppa en 2015. Face à l'engouement nouveaux des réseaux sociaux, Joshua Abelow décida d'infecter lui-même son blog d'un virus transformant tous ses articles en une même image: une peinture d'une sorcière. Ces nombreux personnages

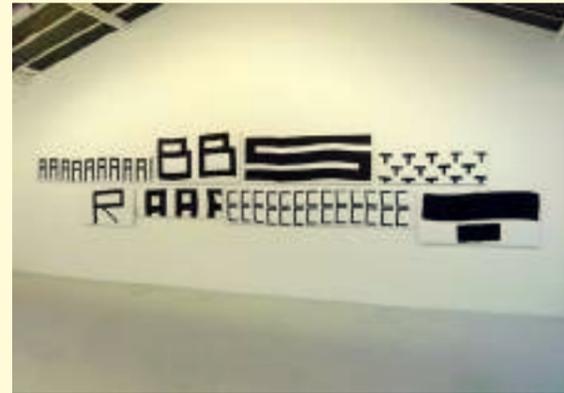
peints, ici en smiley, sont autant d'autoportraits et de figures d'artistes à la recherche d'attention et de reconnaissance.

Nicolas Chardon

Né en 1974 à Clamart. Vit et travaille à Paris.

Abstract, 2008-2009.

Peinture acrylique sur tissus vichy et madras, A: 43 x 235 cm, B: 73 x 143 cm, S: 64 x 183 cm, T: 39 x 134 cm, R: 58 x 102 cm, A: 42 x 148 cm, C: 48 x 265 cm, T: 66 x 145 cm. Achat en 2010. Centre Pompidou, Paris Musée national d'art moderne - Centre de création industrielle © Adagp, Paris. Photo: Centre Pompidou, MNAM-CCI/ Georges Meguerditchian/Dist. RMN-GP.



Dans la conception de ses peintures sur toile, l'artiste Nicolas Chardon suit toujours un schéma précis. Il récupère un tissu comme le madras ou le vichy, qu'il vient tendre sur un châssis entraînant une distorsion visuelle des motifs orthogonaux. Pour chaque tableau, le support est unique et devient une trame et un moteur de l'œuvre. En effet, même s'il peint ses propres motifs, il s'impose de suivre ce nouveau quadrillage. Laissant la tranche de ses œuvres nues, le spectateur peut voir le tissu derrière l'œuvre afin de comprendre le processus. *Abstract* est constituée de 8 toiles, sur lesquelles viennent s'inscrire des motifs, s'apparentant à chaque lettre du titre, seuls ou répétés tel un exercice d'écriture. Nicolas Chardon joue avec la typographie et le trait: déformation, dimensions et répétition des lettres. Le titre *Abstract* renvoie à cette déformation d'un alphabet, devenant motif quasi abstrait. Il propose au public une expérience sensorielle dans laquelle le visuel joue sur les sons, évoquant une familiarité avec la poésie sonore dadaïste.

Christian Robert-Tissot

Né en 1960 à Genève (Suisse) où il vit et travaille.

Sans titre, 1995.

Acrylique sur toile, 320 x 220 x 3 cm.

Courtesy Frac Bourgogne © Christian Robert-Tissot

Le langage est le matériau de prédilection de Christian Robert-Tissot. Ses mots ou énoncés

apparaissent comme des interfaces mettant en relation leur signification, forme et taille avec le contexte spatial pour lesquels ils sont conçus. Jouant des couleurs, des médiums et des graphies, il compose ainsi tout le contraire d'une œuvre à thèse ou à message, qui s'ingénie davantage à introduire quantité de doubles-sens, de significations déplacées, évidées, inversées. « L'important, pour moi, c'est de construire une vision n'ayant rien de contraignant. Un mot, un bout de phrase ne possèdent rien de visuellement figé. Il s'agit d'un support offert à l'imagination du spectateur. ». « Je délivre moins des messages que des images. » Tel un carton de cinéma muet, *Sans titre*, présente la phrase « What's Your Favorite Colour » [Quelle est ta couleur préférée] dans une bulle de pensée à la manière des bandes dessinées dont le noir et blanc opère un décalage avec la question posée.

Júlio Villani

Né en 1956 à Marília (Brésil). Vit et travaille entre São Paulo et Paris.

La Nuit (Portrait de Derrida), 2018.

Dessin brodé sur drap en lin et chanvre, 293 x 202 cm. Courtesy de l'artiste.

« Nous n'inventons pas l'autre c'est l'autre qui nous invente. » Jacques Derrida

Júlio Villani a commencé il y a trente ans un travail d'images composées de formes et de mots brodés sur des draps. Ici le texte se déploie sur toute la surface pour former le portrait de Jacques Derrida, concepteur de la « déconstruction », instrument intellectuel pour défaire un système de pensée dominant. Par l'écriture de textes et des citations du philosophe, Júlio Villani lui tisse un portrait schématisé, symbolique, entre présence et absence, illustrant son concept même de pensée. Des phrases et mots sont répétés et mis en exergue reprenant les concepts de doute et d'altérité. Le fil brodé fait le lien entre l'esprit, le corps et les éléments naturels et entre Jacques Derrida et Júlio Villani lui-même.

Salle 3

Rémy Zaugg

Né en 1943 à Courgenay (Suisse) et décédé en 2005 à Bâle (Suisse).

Sans titre, (Peindre / étouffé / délavé / sans sel / mort / fatigué), 1989.

Acrylique sur toile, 120,2 x 95,5 x 2 cm.

Collection Consortium Museum, Dijon.

Voir notice page 31.

Chad Etting

Vit et travaille à Lebanon (États-Unis).

Flirt!, 2020.

Acrylique et peinture d'intérieur sur toile, 27 x 35 cm. Courtesy de l'artiste.



Christian Robert-Tissot: *Sans titre*, 1995. Acrylique sur toile, 320 x 220 x 3 cm.

Courtesy Frac Bourgogne © Christian Robert-Tissot. Photo: André Morin.



Júlio Villani: *La Nuit (Portrait de Derrida)*, 2018. Dessin brodé sur drap en lin et chanvre, 293 x 202 cm. Courtesy de l'artiste.



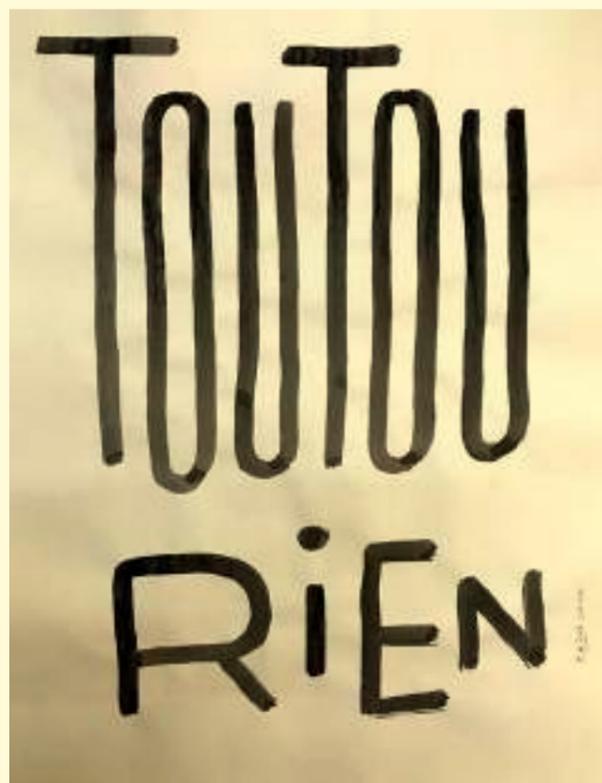
Chad Etting: *Flirt !*, 2020. Acrylique et peinture d'intérieur sur toile, 27 x 35 cm. Courtesy de l'artiste.



Rémy Zaugg: *Sans titre, (Peindre / étouffé / délavé / sans sel / mort / fatigué)*, 1989. Acrylique sur toile, 120,2 x 95,5 x 2 cm. Collection Consortium Museum, Dijon.



Anne-Lise Coste: À genoux ou assis, sinon je t'attache, 2022. Peinture sur plexiglas, 170 x 48,5 cm. Courtesy de l'artiste.



Pierre di Sciullo: Toutou Rien, 2015-2020. Encre de Chine sur papier, 50 x 65 cm. Courtesy de l'artiste.

Slow Vivid, 2020.

Acrylique et peinture d'intérieur sur toile, 22 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.

Pretty Pictures, 2020.

Acrylique et peinture d'intérieur sur toile, 22 x 30 cm. Courtesy de l'artiste.

TV in every room, 2020.

Peinture d'intérieur sur papier marron, 28 x 36 cm. Courtesy de l'artiste.

Pendant la pandémie, Chad Etting a passé beaucoup de temps dans son atelier et s'est imposé un rythme d'une peinture par jour. Instagram est devenu un outil encore plus important pour se sentir connecté au monde et pour continuer à montrer son travail. Depuis, il diffuse de manière quasi quotidienne une nouvelle œuvre sur le réseau social. Chad Etting crée des images abstraites aux touches vibrantes colorées ou, de manière plus radicale, il peint des fonds en aplat, sur lequel il place le plus souvent des mots qui viennent dynamiser la composition. D'autres peintures figuratives évoquent la pop culture, les médias, la société de consommation, citant des icônes du monde de la mode, du cinéma, du sport et de la bande dessinée. Chaque œuvre semble être une nouvelle expérimentation spontanée dont l'efficacité visuelle repose sur leur minimalisme. Le traitement pictural et formel des mots renforce leur pouvoir de suggestion. Certaines injonctions ou déclarations sont teintées d'une certaine ironie et (auto)dérision. Avec une grande liberté et une certaine frénésie, Chad Etting nous livre un journal intime et quotidien de notre époque.

Pierre di Sciullo

Né en 1961 à Paris où il vit et travaille.

Toutou Rien, 2015-2020.

Encre de Chine sur papier, 50 x 65 cm. Courtesy de l'artiste.

Pierre di Sciullo mène ses recherches graphiques et typographiques sur des supports et des médias variés tels que le livre, l'affiche, la vidéo, l'écran, les expositions ou la commande publique (par exemple la façade du musée Champollion à Figeac). Il a créé une longue série de polices de caractères dont le *Sintetik* qui comprime impitoyablement l'alphabet: les lettres inutiles ont disparu et les syllabes homophones s'écrivent d'une seule façon. Le lecteur doit s'aider du son de sa voix et de sa mémoire pour retrouver le sens en fonction de la mélodie et du contexte. «Toutou rien», est un calembour créé grâce à la typographie en supprimant un espace entre les mots. Le dessin des lettres suit l'ondulation de la voix et renforce l'impact du jeu de mots.

Anne-Lise Coste

Née en 1973 à Marignane.

Vit et travaille à Orthoux et à Sète.

À genoux ou assis, sinon je t'attache - C'est pas toi qui décide - Ferme la bouche là, 2022.

Peintures sur plexiglas, 170 x 48,5 cm.

Courtesy de l'artiste.

Usant de références aussi bien populaires que savantes, Anne-Lise Coste explore les champs de l'intime mais aussi de la politique. Dégageant des sentiments d'urgence, ses œuvres, aux traits instinctifs, bruts et énergiques, délivrent des messages, autant iconiques que textuels: «Le dessin comme écriture, l'écriture comme dessin». L'artiste puise ses mots dans les graffs, l'affichage militant et le langage de la rue qui deviennent des symboles de liberté et bien souvent d'insurge. La colère de l'artiste s'invite alors dans le musée. Par la violence textuelle, les contrastes colorés et les coulures de la peinture au spray, se dégage une agressivité visuelle. Les œuvres «hurlent» et semblent évoquer des ordres et menaces proférés par des forces de l'ordre. Anne-Lise Coste dissout la distinction entre mot et image: les mots font œuvre et sont stigmatisés d'une société violente et fracturée.

Virginie Yassef

Née en 1970 à Grasse. Vit et travaille à Paris.

Si l'on ferme un œil de souris..., 2019.

Impression numérique pigmentaire sur papier mat Hahnemuhle, film Lee Filter 779 (Bastard Pink), 86 x 63 cm. Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris.



Inspirée par son environnement immédiat, Virginie Yassef cherche à dévoiler l'étrange beauté du monde qui nous entoure. Quotidiennement, elle collecte, rassemble, collectionne des images de films, de journaux et autres fragments de textes qui lui servent d'ébauches de scénarii. Sortis de leurs contextes et assemblés entre eux, ils apparaissent légèrement décalés et proposent d'autres histoires. Elle utilise différents mediums (photographie, vidéo, peinture ou sculp-

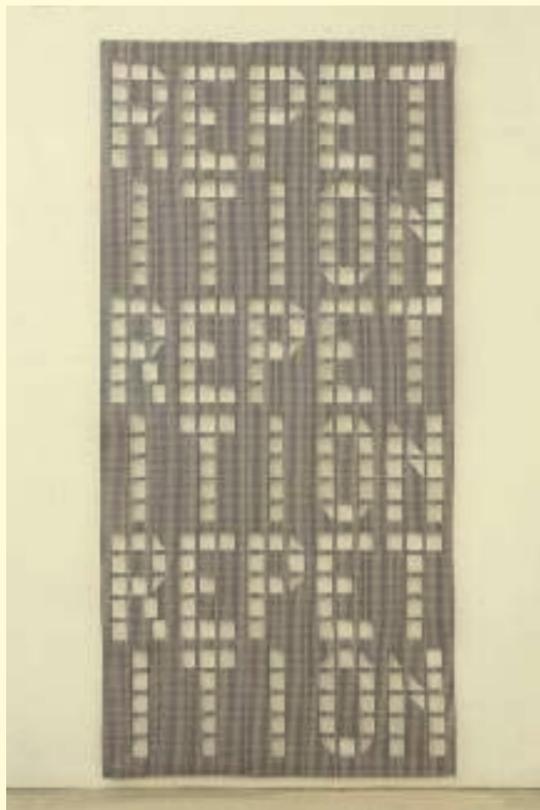
ture) pour modifier la réalité et la rendre insaisissable. *Si l'on ferme un œil de souris* convoque le sens de la vision. Cette impression numérique met en doute nos repères en nous demandant d'ajuster notre regard pour découvrir le sens du texte. Le spectateur est appelé à se questionner sur sa vision : sur la forme des lettres qui trouble la lecture et le sens du texte. Cette phrase qui pourrait rester à l'état de constat scientifique prend une nouvelle dimension : est-ce vrai ou pas ? Ce phénomène ne concerne-t-il que les souris ? Et si l'on ferme un œil ?

Raffaella della Olga

Née en 1967 à Bergame (Italie).
Vit et travaille à Paris.

REPETITION, 2018.

Tissu amidonné, découpe avec cutter,
220 x 104 cm. Courtesy de l'artiste.



Pendant plus d'une dizaine d'années Raffaella della Olga a décidé de travailler presque exclusivement avec une machine à écrire. Par l'utilisation de ces gestes mécaniques, elle s'engage sur le chemin de l'abstraction. Elle affirme la volonté d'être « une artiste analogique » à l'ère du digital. Ce concept l'entraîne vers des explorations plus vastes où la page d'écriture devient un véritable espace.

En contrepoint, elle pratique un art de la déconstruction, méticuleux et rigoureux, avec des pièces de tissus découpées dans lesquelles elle fait apparaître des mots. *REPETITION* est une

œuvre géométrique, vibrante où la trame du tissu a autant de présence que les vides qui dessinent les lettres. Cet effet optique n'est pas sans rappeler l'Op Art. « L'artiste tranche dans le vif d'un quadrillage, comme dans une matière. Elle fabrique une trame dans la trame, en taillant dans le motif. L'opération de soustraction est une destruction constructive. » Anne Bonnin

Joseph Kosuth

Né en 1945 à Toledo (États-Unis).
Vit et travaille à Londres (Royaume-Uni)
et New York (États-Unis).

La signification, l'emplacement du mot dans un champ grammatical, 2016-2022.

Impression numérique sur revêtement synthétique,
264 x 768 cm. Courtesy Studio Kosuth et Musées
royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles.



Pionnier de l'art contemporain, Joseph Kosuth est considéré comme l'un des fondateurs de l'art conceptuel dans lequel le concept prime. Ayant publié le premier essai sur ce mouvement, « L'art après la philosophie » (1969), il se place comme théoricien et artiste, dont les travaux ambitionnent de « définir » l'art. L'œuvre de Muriel Leray présente dans l'exposition est d'ailleurs une citation à l'installation la plus célèbre de l'artiste *One and three chairs* (1965). *La signification, l'emplacement du mot dans un champ grammatical* est présentée pour la première fois dans l'exposition « Magritte : la trahison des images », en 2016 au Musée national d'art moderne et contemporain/ Centre Georges Pompidou. Rendant hommage à l'artiste surréaliste, l'œuvre est une appropriation de la toile de René Magritte *L'apparition* (1928). Autour de l'autoportrait de ce dernier et des mots en rouge, Joseph Kosuth ajoute des annotations empruntées à des penseurs ayant une réflexion théorique sur le langage et l'image : Ludwig Wittgenstein, Friedrich Nietzsche et Michel Foucaud.

Chloé Dugit-Gros

Née en 1981 à Paris. Vit et travaille sur l'Île
Saint-Denis.

Bad Ideas, 2020, de la série All wrong (2018-en cours).

Plâtre, 25 x 35 cm. Courtesy de l'artiste.



Wrong Choice, 2020, de la série All wrong (2018-en cours).

Plâtre, 25 x 35 cm. Courtesy de l'artiste.

D'un médium à l'autre, les œuvres de Chloé Dugit-Gros présentent une grande liberté d'expérimentation de gestes et d'outils, de choix de matériaux, et de références. Celles-ci peuvent être imposantes ou légères, durables ou éphémères, bricolées ou construites mais sont toujours réalisées avec la plus grande économie de moyens. *Bad Ideas* et *Wrong Choice*, sont issues de la série en cours *All Wrong* initiée en 2018. Formées en creux dans une dalle de plâtre coulé à l'identique, leurs lettres capitales se donnent à voir par le jeu d'ombres inhérent à la profondeur de leur relief. Modelées à la main, elles contrastent avec les arêtes franches et rectilignes de leur support. Sortes d'ex-votos alternatifs, ces stèles monochromes recueillent dans leurs cavités les aléas de la création et du quotidien de l'artiste et transmettent des messages autodérisoires comme pour inviter leurs destinataires à une recherche sur soi et à l'acceptation de l'imprévu.

Corentin Canesson

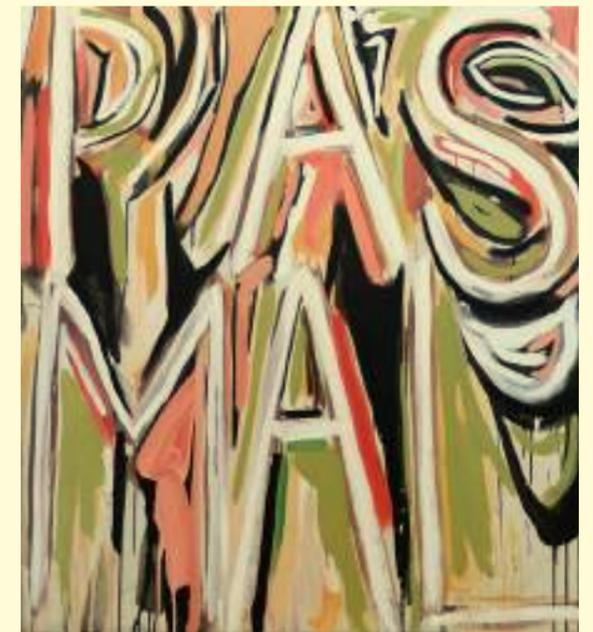
Né en 1988 à Brest. Vit et travaille entre Paris
et Brest.

Pas ça, 2011-2022.

Peinture acrylique et huile sur toile, 120 x 130 cm.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Sator, Paris.
© Adagp, Paris.

Pas mal, 2011-2022.

Peinture acrylique et huile sur toile, 120 x 130 cm.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Sator, Paris.
© Adagp, Paris.



Corentin Canesson dédie son temps à la peinture, à la musique et au commissariat d'expositions. Oscillant entre abstraction et figuration, l'artiste place souvent des références historiques, musicales, poétiques, à travers des figures ou des textes. Corentin Canesson a « réactivé » pour cette exposition deux peintures, issues d'une série de six créées en 2011. Tels des constats, *PAS MAL* et *PAS ÇA*, écrits en majuscules, s'imposent et occupent la totalité de l'espace du tableau. Le peintre joue sur l'antagonisme des locutions : l'une donnant une approbation et l'autre une négation. Les œuvres originelles de 2011 évoquaient avec ironie les mouvements artistiques des xx^e et xxi^e siècles qui annonçaient la mort de la peinture et certains qui niaient son histoire. Présentées devant un jury pour l'obtention de son diplôme à l'École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne, elles étaient aussi comme un clin d'œil au contexte de création. Les œuvres semblent être porteuses de leur propre critique.

VISITES GUIDÉES

VISITE DÉCOUVERTE

Visites commentées des expositions au tarif d'entrée, gratuites le 1er dimanche du mois.

LA VISITE VIP

Le musée invite les visiteurs à découvrir l'(les) exposition(s) temporaire(s) en compagnie de l'artiste ou du commissaire de l'exposition. Gratuit.

LA VISITE MIRACLE

Le musée invite des professionnels, issus de différents domaines à porter un regard sur les œuvres d'art contemporain à travers leur expérience. Gratuit.

GROUPES ADULTES

Visite commentée avec un médiateur. Tarif d'entrée, sur réservation.

SCOLAIRES

Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignants des écoles, collèges, lycées, écoles d'art et établissements d'enseignement supérieur. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe. Gratuit pour les classes ULIS, SEGPA, les écoles ouvertes, les étudiants en art, en école d'art et d'architecture. Entrée et transport gratuits pour les lycéens de la Région Occitanie. Sur réservation.

ENSEIGNANTS

Présentation des expositions aux enseignants. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes. Gratuit, sur réservation.

CENTRES DE LOISIRS

Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe, sur réservation.

PETITE ENFANCE

Le Mrac développe l'accueil du très jeune public en proposant un accueil spécifique et adapté aux tout-petits dès 1 an. Tarif d'entrée, sur réservation.

PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP

Accès et visite gratuits. Le musée possède le label «Tourisme & Handicap» assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques. Sur réservation.

VISITE EN LSF

À destination des publics sourds et malentendants. Sur réservation à museedartcontemporain@laregion.fr.

LE PETIT MUSÉE

Tout au long de l'année, Le petit musée propose des moments de découverte et de partages autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

MES VACANCES AU MUSÉE

Vous cherchez une activité ludique et enrichissante pour vos enfants pendant les vacances? Le petit musée vous propose des ateliers de création menés par des artistes. Tarif: 12€/3 jours/enfant. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans, 15h-17h pour les 8-12 ans. Sur réservation.

ATELIER EN FAMILLE

Le petit musée propose des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille. Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 5 ans.

Visites et activités soumises à réservation: 04.67.17.88.95 ou museedartcontemporain@laregion.fr.

dim. 16 octobre, 15h

Visite découverte: Exposition des collections. Compris dans le tarif d'entrée.

dim. 23 octobre, 15h

Rencontre discussion: Avec l'artiste Nicolas Daubanes autour de son projet *Je ne reconnais pas la compétence de votre tribunal!* et de son livre *À bout touchant* (Bernard Chauveau Éditions) en compagnie de Céline Ghisleri, directrice de l'association Voyons voir. Gratuit.



mer. 26 octobre, 10h, 11h et 16h

Atelier d'éveil artistique et sensoriel: *De la lumière, à la couleur, à l'objet* avec l'artiste Elisa Fantozzi. Gratuit, sur réservation, 2-6 ans.



mer. 26, jeu. 27 et ven. 28 octobre

Mes vacances au musée: *Les tableaux qui parlent* avec l'artiste Camille Mélis. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans et 15h-17h pour les 8-12 ans. Tarif: 12 €/3 jours/enfant. Sur réservation.



dim. 30 octobre, 15h

Atelier-goûter en famille: Exposition des collections. Compris dans le tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 5 ans.



mer. 2, jeu. 3 et ven. 4 novembre

Mes vacances au musée: *Un musée pour fabriquer nos histoires* avec l'artiste Geoffrey Badel. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans et 15h-17h pour les 8-12 ans. Tarif: 12 €/3 jours/enfant. Sur réservation.

dim. 6 novembre, 15h

Visite découverte: Exposition *Aoulioulé*. Gratuit.

mer. 9 novembre, 14h30

Visite enseignants: Expositions *Aoulioulé*, *Un musée à soi* et *Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)* de l'artiste Noëlle Pujol. Gratuit

dim. 13 novembre, 15h

Visite découverte: Expositions *Un musée à soi* et *Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)* de l'artiste Noëlle Pujol. Gratuit.

dim. 20 novembre, 15h

Lecture et performance: Autour de l'exposition *Aoulioulé. Ma Langue de Chien*, lecture de Hugo Pernet et *Musique du Monde Contemporain*, performance de Gwendal Coulon. Gratuit.



sam. 26 novembre, 14h30

Visite en LSF: Exposition des collections. Gratuit, sur réservation.

dim. 27 novembre, 15h

Visite VIP et performance: Exposition *Un musée à soi* par Mathilde Monnier et les patients du centre de jour du Biterrois, co-commissaires de l'exposition. Suivie de la performance *Géant* de Francisco Tropea, activée par le danseur Daniel Lühmann. Gratuit.

Parcours de visites-ateliers: *L'écriture dans tous ses états, de l'Antiquité à la période contemporaine*
En partenariat avec le musée Narbo Via à Narbonne.

Au musée Narbo via, dim. 4 décembre 2022 et dim. 5 février 2023, 15h

Visite famille: Suivie d'un atelier gravure de l'artiste Borja Moreno en lien avec les collections archéologiques. Gratuit. À partir de 6 ans, sur réservation au 04 68 90 28 90 ou sur narbovia.fr.

Au Mrac, dim. 8 janvier et dim. 5 mars, 15h

Visite en famille: De l'exposition *Aoulioulé* suivie d'un atelier gravure avec l'artiste Borja Moreno en lien avec l'exposition. Gratuit. À partir de 6 ans, sur réservation.

 dim. 11 décembre, 15h	Visite découverte : Expositions <i>Un musée à soi</i> et <i>Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)</i> de l'artiste Noëlle Pujol. Compris dans le tarif d'entrée.
dim. 18 décembre, 15h	Atelier-goûter en famille : Exposition <i>Aoulioulé</i> . Compris dans le tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 5 ans.
 mer. 21, jeu. 22 et ven. 23 décembre	Mes vacances au musée : <i>Le grand détournement</i> avec l'artiste Cécile Mella. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans et 15h-17h pour les 8-12 ans. Tarif: 12 €/3 jours/enfant. Sur réservation.
 mer. 28, jeu. 29 et ven. 30 décembre	Mes vacances au musée : <i>Au-delà de la peinture...</i> avec l'artiste Julien Alins. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans et 15h-17h pour les 8-12 ans. Tarif: 12 €/3 jours/enfant. Sur réservation.
 sam. 14 janvier, 14h30	Visite en LSF : Exposition <i>Aoulioulé</i> . Gratuit, sur réservation.
dim. 15 janvier, 15h	Visite découverte : Expositions <i>Un musée à soi</i> et <i>Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)</i> de l'artiste Noëlle Pujol. Compris dans le tarif d'entrée.
dim. 22 janvier, 15h	Visite MiRACle : Exposition <i>Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)</i> de l'artiste Noëlle Pujol, en présence de l'artiste et en compagnie d'Emmanuel Burdeau, critique de cinéma. Gratuit.
sam. 28 janvier 2023, 18h30	Vernissage : Exposition des collections <i>Le Retour</i> , commissariat de Juliette Pollet et Clément Nouet, et de l'exposition de l'artiste Pierre Tilman. Gratuit.
dim. 29 janvier, 15h	Visite découverte : Exposition <i>Aoulioulé</i> . Compris dans le tarif d'entrée.
dim. 5 février, 15h	Visite Découverte : Expositions <i>Un musée à soi</i> et <i>Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)</i> de l'artiste Noëlle Pujol. Gratuit.
dim. 12 février, 15h	Visite VIP : Exposition <i>Aoulioulé</i> en compagnie des commissaires de l'exposition, Sylvie Fanchon et Camila Oliveira Fairclough. Gratuit.
 dim. 19 février, 15h	Atelier en famille : Exposition <i>Aoulioulé</i> . <i>Une visite mouvementée!</i> avec Philippe Leroy, comédien. Compris dans le tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 7 ans.
 mer. 22, jeu. 23 et ven. 24 février	Mes vacances au musée : <i>1+1=1</i> avec l'artiste Peter Lökös. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans et 15h-17h pour les 8-12 ans. Tarif: 12 €/3 jours/enfant. Sur réservation.
dim. 26 février, 15h	Atelier-goûter en famille : <i>Un musée à soi</i> . Compris dans le tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 5 ans.
 mer. 1, jeu. 2 et ven. 3 mars	Mes vacances au musée : <i>! ? ...</i> , atelier de l'artiste Eva Debreceni. Horaires :10h-12h pour les 5-7 ans et 15h-17h pour les 8-12 ans. Tarif: 12 €/3 jours/enfant. Sur réservation.

dim. 12 mars, 15h	Conférence <i>En résonance</i> : Par Sylvie Lagnier, docteure en Histoire de l'art, autour de l'exposition <i>Aoulioulé</i> . Gratuit.
 sam. 18 mars, 14h30	Visite en LSF : Expositions <i>Un musée à soi</i> et <i>Music Hall (des Lettres de Didier à Boum! Boum!)</i> de l'artiste Noëlle Pujol. Gratuit, sur réservation.
dim. 19 mars, 15h	Visite découverte : Exposition <i>Aoulioulé</i> . Compris dans le tarif d'entrée.
dim. 26 mars, 15h	Visite découverte : Expositions des collections <i>Le Retour</i> et de l'artiste Pierre Tilman. Compris dans le tarif d'entrée.
 dim. 2 avril, 15h	Atelier-goûter en famille : Exposition des Collections <i>Le Retour</i> . Gratuit.
dim. 9 avril, 15h	Visite découverte : Expositions des collections <i>Le Retour</i> et de l'artiste Pierre Tilman. Compris dans le tarif d'entrée.
sam. 15 avril, 18h30	Vernissage : Expositions des artistes Mrzyk & Moriceau et John M. Armleder. Gratuit.

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES

Septembre → juin: du mardi au vendredi:
10-18h, et le week-end: 13-18h.
Fermé les lundis et jours fériés.
Juillet et août: du mardi au vendredi:
11-19h, et le week-end: 13-19h.
Fermé les lundis et jours fériés.

TARIFS

Normal: 5€. Réduit: 3€.
Modes de paiement acceptés:
Carte bleue, espèces et chèques.

RÉDUCTION

Groupe de plus de 10 personnes, étudiants,
membres de la Maison des artistes, seniors
titulaires du minimum vieillesse.

GRATUITÉ

Entrée gratuite pour tous le premier dimanche
de chaque mois.
Sur présentation d'un justificatif: étudiants
et professeurs en art et architecture, moins
de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi,
bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires
de l'allocation aux adultes en situation de
handicap, membres Icom et Icomos, personnels
de la culture, personnels du Conseil régional
Occitanie/Pyrénées-Méditerranée.

ACCÈS

En voiture: sur l'A9, prendre sortie
Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre
Valras/Sérignan puis, centre administratif
et culturel. Parking gratuit.
En transports en commun: TER ou TGV arrêt
Béziers. À la gare; bus ligne E, dir. Portes
de Valras-Plage, arrêt Promenade à Sérignan.

Partenaires réseaux



Partenaires expositions et événements



Partenaires presse



Labels Tourismes



Le Musée régional d'art contemporain,
établissement de la Région Occitanie/Pyrénées-
Méditerranée, reçoit le soutien du ministère
de la Culture, Préfecture de la Région
Occitanie/Direction régionale des Affaires
culturelles Occitanie.

16 octobre 2022

→ 19 mars 2023

Mrac Occitanie

Musée régional d'art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, 34410 Sérignan – 04.67.17.88.95 – mrac.laregion.fr
musedartcontemporain@laregion.fr – Fb, Tw, In & Ytb: @mracserignan